

Philippe Boudin

Un passant dans le siècle

Un passant dans le siècle

A mon père,
à ma petite maman,
à mes enfants et
mes petits-enfants

1.

Cette photographie, on la trouve très souvent dans les livres d'Histoire de la seconde Guerre mondiale, où elle apparaît comme une icône de la Résistance, bien qu'elle ait été prise un an avant le début du conflit. C'est le portrait de Jean Moulin, chaudement vêtu et appuyé contre un mur de pierres.

Il porte un feutre légèrement incliné, le nez est un peu fort, il a le sourire et les yeux rêveurs. Pourquoi cette image banale m'a-t-elle toujours inspiré tant d'émotion ?

Il a fallu que je tombe sur cette autre photo des années cinquante, de toi cette fois, pour le comprendre : tu lui ressembles tant : même feutre, même visage encore jeune, même douceur dans le regard...

Jean Moulin est un héros entré pour toujours dans l'Histoire, tu es un passant anonyme et qui se souviendra de toi quand nous, tes enfants, nous aurons nous aussi disparu ?

Et pourtant, avant que mes souvenirs ne s'effacent, je veux distraire un peu de ce temps dont je dispose désormais pour tenter de raconter ta traversée de ce siècle terrible, depuis ce onze mai 1911 où tu as vu le jour à

Port-Saïd en Egypte, jusqu'à ce quinze janvier de l'an 2000, où le destin a réalisé ton souhait de ne rien vivre du nouveau siècle.

Ce récit, je tenterai de le construire à partir de mes souvenirs, de ceux de maman, et de ce que tu m'as raconté de ta vie, en sachant bien que tu ne disais pas tout ; et même si j'espère t'avoir aimé assez pour te comprendre, moi dont maman disait que de tes enfants, j'étais celui qui te ressemblait le plus, comment pourrais-je percer cette part de mystère que préserve tout être et que tu as emportée pour toujours ?

2.

Lorsque tu nais, tu es ce qu'il est convenu d'appeler un « enfant de vieux » : ton père, né dans les années soixante de l'avant-dernier siècle, a dépassé la cinquantaine, ton frère Fernand est déjà un jeune adulte, et ta sœur Marguerite, dite « Mimi », une adolescente.

Tu as toujours gardé un souvenir ébloui de tes premières années en Egypte : par contraste, les années de collège ont par la suite été si dures...

C'est le frère aîné de ton père, Onésime, qui est à l'origine de l'exil familial. Prêtre et un temps missionnaire, il avait passé quelques années là bas, où il avait très probablement rencontré un jeune jésuite : Pierre Teilhard de Chardin. Issu d'une lignée de paysans du Beauvaisis, il a eu à cœur la promotion sociale de son plus jeune frère.

Dans ces dernières années du XIXe siècle, le canal de Suez est encore français, et son administration propose de nombreux emplois : après quelques mois d'enseignement des Lettres dans un collège religieux, ton père y fera son chemin, jusqu'à atteindre de hautes responsabilités : sur

l'une des photos du premier album familial, il pose auprès de l'administrateur général.

Tu es alors un enfant insouciant, traînant au soleil avec la bande de vauriens du quartier, jeunes arabes qui t'apprennent d'horribles jurons en leur langue, que tu n'oublieras jamais et te plairas à redire avec jubilation des décennies plus tard...

Tu câlines aussi un petit chien, « Blanche fleur » et tu brutalises volontiers ta sœur Marguerite, la poursuivant avec un nerf de bœuf à pommeau d'argent qui a longtemps traîné dans la vitrine de ton salon, au milieu des « kékés », ces reliques de ton passé familial où se mêlaient petits objets de l'Egypte ancienne, scarabées, divinités minuscules en jade, lampes à huile en terre cuite de l'époque hellénistique, mêlés à des ivoires chinois et japonais, collectionnés plus tard par ton père retraité, qui adorait courir les ventes aux enchères. Ils seront à l'origine de ta passion pour l'Extrême-Orient.

3.

Ce paradis d'enfance s'achève brutalement avec la première guerre mondiale.

Ton frère Fernand, de quinze ans ton aîné, depuis sa plus tendre enfance a vu glisser sur le canal de Suez les grands navires qui transitaient de l'Océan indien vers la Méditerranée. Depuis toujours il envie les équipages qui s'affairent sur le pont et il rêve d'horizons lointains.

Brillant élève, il est parti poursuivre ses études en France et a réussi à réaliser son ambition : il vient d'intégrer l'Ecole navale.

Jeune officier, il participe à la détection des sous-marins allemands dans l'Atlantique. Tes parents ne l'ont pas revu depuis plusieurs années et sont rongés d'inquiétude, l'ambiance à la maison devient très sombre.

En novembre 1918, l'issue de la guerre semble proche. Fernand obtient enfin une permission suffisamment longue pour lui permettre de rejoindre les siens en Egypte.

A l'avant-veille de l'Armistice, le paquebot qui le transporte est torpillé. Fernand est un simple passager, à ce titre il aurait pu gagner un canot de sauvetage. Officier

de Marine, il préfère aider l'équipage à évacuer les passagers jusqu'au dernier, puis sombre avec le navire. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Ton père en est resté inconsolable, et tu as vécu dès lors avec le poids de ce chagrin, et la vague culpabilité de l'enfant survivant.

Lorsque tu as atteint le bout de la route, blessé dans ton intelligence par la maladie d'Alzheimer, tu revivais dans ton délire ces instants tragiques et répétais les derniers mots de Fernand aux passagers, « dépêchez-vous, le bateau va sombrer », et en bousculant les époques, tu te désespérais de ne pouvoir sauver ton épouse et me suppliais de prendre soin d'elle.

4.

Pendant toute ton enfance, ton père avait assuré lui-même ton éducation, privilégiant la littérature, l'anglais et le latin, qui ont constitué depuis la base de ton immense culture et stupéfiaient encore les vieilles dames avec qui tu jouais au « Trivial poursuit » bien des années plus tard.

Le temps béni de l'enfance s'achève définitivement avec le départ pour le collège Saint-Vincent de Senlis, où tes parents t'ont fait admettre comme pensionnaire.

On imagine ton désarroi, après la longue traversée, de te trouver plongé dans le bruit et la cruauté de la vie collective, au réfectoire, au dortoir ou à la chapelle, toi l'enfant jusque là solitaire.

Bon élève dans les matières littéraires, tu es désarçonné par les sciences, qui n'étaient ni du goût ni de la compétence de ton père. Tu en as gardé un dégoût prononcé pour les mathématiques, que tu as hélas transmis à la plupart de tes enfants et petits-enfants...

Levé dès l'aurore, tu dois tous les matins assister à la messe dans la chapelle glaciale. Plus tard, ta jolie voix de soprano te vaut un traitement de faveur : choisi comme soliste, tu pouvais déguster un yaourt avant l'office, quand tes camarades restaient à jeun jusqu'au moment du petit-déjeuner, encore précédé d'une heure d'études.

Combien de jeunes soumis à ce traitement ont-ils perdu la foi ? L'exemple de ton père, chrétien convaincu et rayonnant jusque dans le malheur, a fait de toi un croyant fidèle et sincère, mais ton christianisme s'est toujours teinté d'une bonne dose de révolte, frisant souvent l'anticléricalisme, face à certaines prises de position pontificales, ou certains comportements d'ecclésiastiques de ta connaissance.

Lorsque je me suis installé à Chamant, village situé à deux kilomètres au nord de Senlis, tu m'as raconté que, jeune marié et père de famille, y passant en voiture, tu avais repéré de loin la silhouette d'un bon père devenu desservant du lieu et ancien professeur de mathématiques à Saint-Vincent... Pris d'une colère rétrospective, tu avais appuyé l'accélérateur et l'avais frôlé, faisant voltiger sa soutane et infligeant au pauvre vieux prêtre la peur de sa vie...

5.

Pendant toutes ces années, de la quatrième à la terminale, tu n'as pas revu tes parents ou si peu. Les distractions sont rares : tout juste te souvient-il d'avoir vu passer, au dessus du cloître du collège, l'avion de Lindbergh sur le point d'atterrir au Bourget après sa traversée de l'Atlantique.

Ta seule famille était alors ta sœur Marguerite, installée à Chantilly. Elle te reçoit le dimanche quand tu n'es pas collé, ce qui t'arrive plus souvent qu'à ton tour, et, jeune mère de famille, elle fera de toi le parrain de son premier-né, Henri.

Encore les maladies d'enfant que tu transmets régulièrement à ses petits lui feront-elles espacer les visites.

Tu vas aussi parfois rejoindre ton oncle curé, revenu dans l'Oise où son tempérament combatif l'avait amené à affronter avec vigueur les anticléricaux au début du siècle... Devenu vieux, il a accédé à la cure importante de Nogent-les-Vierges (devenu plus tard Nogent-sur-Oise) qui n'est alors qu'un village.

Tu gardais le souvenir de son jardin touffu, et notamment du cabinet d'aisances, érigé parmi les

groseilliers, dont la porte s'ornait d'un cœur évidé et où en été bourdonnaient les mouches...

Je salue tous les jours le portrait du bon prêtre, dessiné aux trois crayons par son ami le peintre Diogène Maillard, artiste alors célèbre pour avoir brossé la fresque patriotique et pompière qui orne encore la voûte du grand escalier du château de Chantilly.

Parvenu dans les classes supérieures, tu ne supportes plus la discipline du collège. Surpris dans le jardin des pères à déguster des fraises alors que tu aurais dû être ailleurs, tu es enfin renvoyé et contraint d'aller passer le baccalauréat au collège public le plus proche, celui de Clermont de l'Oise. Le collège Saint-Vincent revendiquera pourtant dans ses statistiques de réussite ton brillant succès !

6.

Après le baccalauréat commence une nouvelle période de ta vie : les Français évincés par la perfide Albion de l'administration du canal de Suez, et ton père mis à la retraite, tes parents ont acheté une maison à Gouvieux, tout près de la voie ferrée. Ils ont aussi fait l'acquisition d'une Citroën B14, que tu seras le seul à conduire après avoir passé ton permis : ton père, malade, n'a plus que quelques mois à vivre.

Il te faut maintenant aborder les études supérieures, et tu choisis la médecine. A l'époque, la connaissance du latin et du grec est plus utile pour aborder ce cursus que les mathématiques...

Tu prends le train tous les matins pour Paris, et tu apprécies cette liberté toute neuve, même si tes parents ne sont pas riches : tu dois souvent remplacer ton repas par un cornet de marrons, et distraire ainsi l'argent économisé pour aller au cinéma.

Tu as gardé de ton passé de carabin le goût des chansons lestes, dont tu distillais parfois quelques bribes, à la grande indignation de maman qui te faisait taire bien vite. Il m'a fallu des années pour comprendre que l'abricot de la cantinière n'était pas un fruit doré...

Externe des hôpitaux de Paris, tu assures des gardes de nuit dans un lit crasseux où se succèdent tous les étudiants, et il t'est arrivé d'y attraper des insectes indésirables...

De cette époque datent aussi de belles amitiés : ton copain Pierre Gary surtout, grand collectionneur de Dinky-Toys, à qui je dois l'un de mes plus anciens souvenirs d'enfance : sucrier à Rue, il nous avait emmenés faire dans sa jeep une balade en baie de Somme. Je revois encore ce paysage de sable et d'eau, ce ciel immense, et je ressens dans les reins les cahots du sommaire véhicule. C'est avec cet ami, acquéreur de l'une des toutes premières tractions avant, que tu pars à l'aventure à travers les Ardennes, le long de cette vallée de la Meuse où quelques mois plus tard vont se ruer les panzers de Gudérián.

Vous remontez jusqu'en Belgique et faites une escale à Bruges. De cette journée sont restées deux reliques : une photographie encadrée d'une promenade en bateau le long des canaux, en bas de laquelle émerge le crâne de ton ami Pierre, et ce petit tableau qu'un peintre local a brossé sous tes yeux, et qui t'a suffisamment séduit pour que tu l'achètes aussitôt que l'artiste l'eut terminé.

J'ai hérité de cette petite huile sur panneau, et presque chaque jour je la regarde en passant. Le clair-obscur des sous-bois, la limpidité des eaux dormantes de ce canal ont gardé toute leur fraîcheur.

Beaucoup plus tard, jeunes mariés, nous sommes passés par Bruges où fut conçue, à l'hôtel du Singe d'Or, notre petite Camille. Nous avons retrouvé intact le paysage évoqué par le petit tableau. Sans doute est-il à

l'origine du goût que j'ai de planter un chevalet pour quelques heures dans la nature, pour tenter d'en restituer les lumières et les ombres.

Pierre Gary a disparu trop tôt, laissant une jeune veuve, Simone, restée une grande amie de la famille.

7.

Lorsque, tout jeune professeur d'Histoire, il me faut choisir mon premier poste, l'atavisme familial et les images restées de l'enfance me font disposer en bonne place le lycée de Chantilly sur la liste des vœux.

C'est le poste que j'obtiens pour la rentrée de 1970 et tu m'accompagnes pour tenter de trouver un logement.

Et, naturellement, tes souvenirs remontent en parcourant les rues de la petite ville : le lycée est situé non loin de la voie ferrée, à l'emplacement de l'ancienne gare des courses, qui existait encore au temps de ta jeunesse. Tu me racontes que les jours de grand prix, lorsque la foule des amateurs se pressait sur les quais, avec quelques fripons de tes amis vous vous amusiez à pisser sur les gens depuis le train en partance...

Passant le long d'une avenue devant une belle demeure bourgeoise, tu me la désignes en faisant allusion à sa fréquentation assidue lorsque, tout jeune homme, tu y connus tes premières amours. Tu n'en diras pas plus, et plus tard, maman me racontera qu'après-guerre, feuilletant l'album photo de ces années-là, elle avait pu constater l'absence de bon nombre d'images, où selon elle avait dû figurer la jeune personne en question. Pour

quelles raisons et dans quelles circonstances la rupture intervint-elle ? Cela restera pour toujours ton secret.

Tes études terminées, et ton diplôme de médecin en poche, tu es appelé au service militaire. Tu pars en Tunisie, où tu retrouves la chaleur et la lumière de ton enfance en Egypte.

Lorsque tu es démobilisé, les années trente se terminent. La vie active devrait commencer pour toi, mais la surenchère insensée des ambitions de Hitler en décide autrement : quelques semaines après l'avoir quitté, tu retrouves l'uniforme, mobilisé comme médecin auxiliaire avec le grade de sous-lieutenant.

8.

Comme tant d'autres, tu t'ennuies pendant les six mois de la drôle de guerre, où tu campes aux environs de la ligne Maginot.

Au début du beau mois de mai 1940, c'est l'apocalypse. Ton régiment de chasseurs s'épuise au gré des ordres et contre-ordres d'un Etat-major en déroute. L'ennemi se rapproche rapidement, jusqu'au jour où c'est au dessus de votre petite troupe que plongent les stukas qui bombardent en piqué, dans le hurlement de leurs moteurs et le fracas des explosions.

Dans la panique générale, le médecin militaire qui t'accompagne s'enfuit avec l'ambulance, te laissant seul au milieu des cadavres et des blessés.

Allant de l'un à l'autre, sous les bombes qui continuent à pleuvoir, tu soignes et soulages les blessés jusqu'à l'arrivée des chars qui vous encerclent et vous piègent.

L'héroïsme de ton comportement te vaudra la croix de guerre avec palme, et le petit bout de ruban à bandes orange et vertes qui a toujours depuis orné ta boutonnière.

Peut-être inconsciemment t'es-tu souvenu des derniers moments de Fernand, qui lui aussi s'était sacrifié pour porter secours à des inconnus en danger de mort.

C'est à titre posthume que lui avaient été remises la croix de guerre et la légion d'honneur.

Si tu portais ta décoration avec fierté, tu t'es toujours indigné de voir certains messieurs de ton entourage parader avec des rosettes qu'ils n'avaient guère méritées, ou d'apprendre que l'on remettait la légion d'honneur à des sportifs ou à des chanteurs de charme.

9.

Encerclée par les Allemands, votre misérable troupe est mise en rangs, et quelques heures plus tard, entre deux files de gardes armés, vous marchez vers l'Allemagne.

Le lendemain ou le surlendemain, lors d'un bivouac, une villageoise réussit à t'approcher et se propose de t'offrir des vêtements civils et de te cacher dans un caveau du cimetière. Dans la désorganisation du moment, ce plan d'évasion avait toutes les chances de réussir.

Par solidarité avec tes camarades, et parce que des blessés ont encore besoin de tes soins, tu refuses. Tu n'imaginais pas que ta captivité allait durer près de quatre ans.

Enfermé d'abord dans un Oflag non loin d'Aix-la-Chapelle, plus que de l'enfermement tu te souviens d'avoir eu faim. Une faim lancinante, jamais assouvie par des rations toujours insuffisantes. Sous le regard attentif des prisonniers, les parts de pain étaient pesées et réparties au gramme près. Plus tard, tu n'as jamais toléré les gaspillages de nourriture. Le moindre quignon était précieux, tu ramassais même les miettes tombées de la table familiale.

Cette leçon nous a profondément marqués. Tout jeune écolier, je me souviens avoir été scandalisé par un jeune instituteur, probablement déjà rassasié, et jetant dans la corbeille à papier de sa classe une baguette de pain à peine entamée.

Lorsque plus tard, étudiant en Histoire, j'évoquais devant toi le sort de Pétain que j'estimais bien mérité, sans absoudre ceux de ses choix qui resteront inacceptables, tu me rappelais son affection pour les prisonniers de guerre et le fait que les « colis du Maréchal » vous avaient souvent permis de survivre.

Vous attendiez aussi avec impatience les colis envoyés par vos familles, qu'il était également d'usage de partager avec les copains.

De plus en plus souvent, vous constatez que les paquets ont été éventrés et qu'une partie de leur contenu a été prélevée par vos gardiens. Ils misent sur la peur et le silence de leurs victimes pour garder l'impunité. C'est compter sans ta révolte et ton courage : seul, tu as l'audace de demander audience au chef de camp. Tu lui expliques la situation. Les coupables seront pris sur le fait et envoyés sur le front de l'Est. Quant à toi, tu seras également sanctionné et envoyé beaucoup plus loin de la France, dans un camp de la Pologne annexée.

Lors du transfert en train, vous changez de gare à Berlin, toi et le soldat lesté d'un lourd équipement qui était chargé de te convoier. Dans les escaliers du métro, le troufion manque une marche et s'étale en répandant tout son barda. Tu as du mal à cacher ton fou rire et l'intense jubilation que suscite en toi cette petite revanche.

Tu as aussi beaucoup souffert du manque d'hygiène dans les camps. Les lieux d'aisance consistaient en une longue tranchée creusée dans le sol, au dessus de laquelle on se soulageait en se tenant à une corde attachée au bord.

Vous n'aviez aucune intimité, et les différences de grade ou de condition sociale disparaissaient dans cette commune et triviale activité.

Tu évoquais bien des années plus tard avec malice les longues testicules qui pendaient du séant de ton voisin de feuillées, un colonel en d'autres lieux plein de morgue.

Insistant sur l'importance de l'hygiène corporelle des garçons, tu avais appris à tes fils le « coup du chapeau », qui consistait à se décalotter pour bien laver le gland. Tu nous disais qu'étant prisonnier, tu manquais d'eau pour cet exercice et avais dû, pour y suppléer, te pincer le prépuce et te laver avec ta propre urine.

Tu as eu très froid en hiver, dans ton vieil uniforme élimé, tu as mal dormi dans les châlits collectifs, et pourtant tu n'as jamais cessé d'exercer ton métier dans la « Revier », l'infirmerie du camp.

Très surveillé par le médecin chef, tu réussis pourtant à le berner. Repérant un prisonnier, ancien clochard vérolé jusqu'à la moëlle, tu lui prélèves des quantités importantes de sang qui se substitueront à celui, parfaitement sain, de certains de tes camarades pères de famille à qui tu permettras ainsi d'être rapatriés. Il leur faudra toutefois s'exercer à une douloureuse gymnastique : sembler ne rien ressentir lorsqu'on leur tordait les testicules, puisque

cette insensibilité était l'un des symptômes de la syphilis à un stade avancé.

Tu utiliseras aussi des radios de poumons tuberculeux : vos geôliers craignaient tout autant un tel type d'épidémie. Peu de bénéficiaires se souviendront de te devoir leur liberté. Tout juste recevras-tu, quelques années plus tard, une caisse de champagne qui tombera à pic pour fêter la naissance de ton premier enfant, mon frère Jean-François !

Tu prenais ainsi de très gros risques, si tu avais été démasqué, tu aurais immédiatement été transféré dans un camp de concentration ou, au pire, fusillé : tu dois sans doute à l'incompétence de ton supérieur allemand d'être resté en vie.

En juillet 1943, tu es l'un des bénéficiaires de la relève. Un jeune médecin militaire, un certain Bernard, a reçu l'ordre de te remplacer. Vous passez quelques semaines ensemble. Il se révèle un bon compagnon, et surtout un excellent caricaturiste. Sa technique est un peu particulière : il commence par disposer des taches d'encre qui matérialisent les ombres, puis trace les lignes du visage. Le portrait qu'il réalise de toi surmonte mon bureau et je le contemple au moment où j'écris ces lignes : tu es jeune, mais tu as l'air épuisé et tu ne parviens pas à sourire. Lorsque nous étions enfants, nous appelions ce dessin le « vilain papa ».

Démobilisé en septembre, tu peux enfin rejoindre ta mère à Chantilly. La vieille dame n'a cessé de t'attendre chaque jour de ces sombres années d'occupation.

A chaque repas ton couvert était mis à table, et ton pyjama t'attendait sous l'oreiller d'un lit toujours prêt. Elle s'était privée du nécessaire pour faire provision de savon et de conserves en prévision de ton retour. Les occupants ont tout raflé avant de décamper.

10.

A ton retour de captivité, tu n'as pas retrouvé la jeune femme que tu avais connue et peut-être aimée avant la guerre. Sans doute n'a-t-elle pas eu le courage de t'attendre si longtemps, ou peut-être l'avais-tu toi-même oubliée. Tu n'évoqueras plus jamais son existence.

Il te reste l'amitié, et notamment celle de tes voisins Poulet-Goffard, une famille nombreuse qui habite une grande propriété contiguë à la maison de ta mère. Le père, un grand bourgeois passionné de chevaux, a déjà perdu aux courses le plus clair de la fortune familiale.

Depuis le mariage de ta sœur, tu étais très seul et tu franchissais souvent la limite entre les deux propriétés pour aller retrouver ces jeunes voisins, qui t'avaient accueilli comme un frère.

Ils te faisaient partager aussi leurs bêtises, et particulièrement leurs farces aux dépens de leur tante Caroline.

Cette vieille dame, très « ancien régime », portait perruque et toilette du siècle précédent. D'une élégance surannée mais crasseuse, elle siégeait toujours majestueuse dans un des fauteuils du salon. Connaissant sa gourmandise, vous lui aviez offert en guise de

chocolats des crottes de lapin plongées dans l'encre rouge et enrobées de sucre. Perdait-elle un peu la tête ? Ou ne souhaitait-elle pas vous donner le plaisir de la réaction attendue ? Elle les avala paraît-il comme si de rien n'était !

S'avisant un jour de la décrasser, et lui ôtant sa sempiternelle perruque, on s'aperçut que, grouillants de poux, elle possédait de superbes cheveux blancs.

Des années plus tard, quand tu vins présenter ta fiancée à tes amis, la tante Caro, toujours de ce monde, était encore installée au salon.

Depuis la porte, balayant la pièce d'un geste large, tu avais indiqué la vieille dame en lançant d'une voix forte : « je te présente le vieux tableau » !

Très sourde et un peu gâteuse, elle ne réagit pas. Ta future épouse, elle, en fut fort gênée. Il allait lui falloir bien des années pour s'habituer à la verdure de ton langage.

L'amitié avec les enfants Poulet fut suffisamment forte pour que vous choisissiez plusieurs d'entre eux comme parrain ou marraine de vos enfants.

J'ai pour ma part beaucoup aimé, jusqu'à son très grand âge, ma marraine Geneviève, qui ne manquait jamais, à mon anniversaire, de m'envoyer une belle carte dorée accompagnée d'un petit billet de banque. Si la destinée m'avait fait naître fille, j'aurais très probablement porté son prénom.

11.

Tu as maintenant trente-deux ans, et l'affection de ta maman comme l'amitié de tes voisins ne te suffisent plus. Tu n'en peux plus de solitude, mais tu as aussi pris goût à l'indépendance. Ta liberté de ton et la verdeur de ton langage ont de quoi effrayer une jeune personne de bonne éducation !

C'est l'un des frères Poulet-Goffard, Xavier, qui prit l'initiative. L'une de ses relations, le général Morvan, avait une jeune cousine qui, accaparée par ses petits frères et soeurs et son métier d'assistante sociale, à vingt-sept ans, n'avait pas trouvé le temps de se chercher un mari. Sans les prévenir, on invita donc les deux jeunes gens à dîner, entourés de plusieurs parents et amis pour donner le change.

Tu acceptes l'invitation à contrecœur, elle dérange tes projets de week-end avec ton copain Gary. Arrivé chez les Morvan, tu flaires immédiatement le traquenard et tu te refuses à jouer le jeu.

Anne-Marie de son côté te trouve sympathique et digne de confiance, mais ce n'est pas le coup de foudre.

Tout laissait à penser que vous en resteriez là. Mais les jours suivants, tu ne peux détacher ta pensée de cette

jeune femme. Elle est très belle, son sourire te poursuit, et un beau jour tu n'y tiens plus.

Dans la conversation, elle t'avait dit qu'après les bombardements alliés sur Villeneuve-Saint-Georges, elle était chargée de reloger les victimes privées de tout par la destruction de leur maison. Tu te débrouilles pour trouver l'adresse, tu prends le train et fais irruption dans son bureau à l'heure du déjeuner.

Très surprise de te retrouver là, cette jeune femme de très bonne famille a surtout peur du qu'en-dira-t-on et ne tient pas du tout à être aperçue par ses collègues en ta compagnie. Mais elle accepte de te revoir et c'est ainsi que commence un amour qui va durer plus de cinquante ans et que seule ta mort a rompu sur cette terre.

12.

En janvier 1944, après plusieurs rendez-vous, les choses deviennent suffisamment sérieuses pour que tu songes à présenter Anne-Marie à ta maman.

Tu lui donnes rendez-vous à la gare du Nord, pour revenir ensuite avec elle jusqu'à Chantilly.

Le cœur en fête, tu t'apprêtes à emprunter la passerelle pour gagner le quai du train de Paris, lorsque tu es brutalement arrêté par un barrage de soldats allemands, qui, le fusil dans les reins, te forcent à grimper dans un camion bâché où sont déjà entassées plusieurs personnes, comme toi victimes de la rafle.

Après un court trajet, on vous fait descendre et asseoir sur des bancs à l'entrée d'une grande salle. Vous êtes peut-être une centaine. Fou d'angoisse, tu penses à ta fiancée qui t'attend vainement sur le quai de la gare du Nord.

Les uns après les autres, on vous fait entrer. Derrière une longue table, des civils en imperméable et feutre mou que tu devines être des agents de la gestapo, épluchent les papiers et interrogent les suspects.

Ton tour vient assez vite, heureusement tu as tes papiers sur toi et tu peux prouver que tu étais prisonnier de guerre et que tu viens d'être libéré. Pendant les longues années de captivité, toi qui étais peu doué au collège pour cette langue, tu as appris l'allemand, ce qui t'est fort utile pour expliquer ta situation, comme cela l'avait été lors de tes pourparlers avec le médecin chef du Stalag.

Tu es donc rapidement relâché, sans que les sbires songent à te raccompagner ou à s'excuser.

Tu cours jusqu'à la gare de Chantilly, où tu retrouves Anne-Marie qui avait pris l'initiative de monter seule dans le train pour te rejoindre.

Tu t'en tirais à bon compte. Tous tes codétenus n'ont pas eu cette chance : un notable en vue, pharmacien et collaborateur notoire, avait été abattu la veille par la Résistance et les autorités occupantes avaient décidé de rafler des otages et de les déporter si les responsables ne se dénonçaient pas. Plusieurs personnes, assises près de toi dans le camion, ont été envoyées dans les camps et n'en sont pas revenues. Ce fut le cas notamment de l'abbé Charpentier, le curé de Chantilly, qui avait osé protester en chaire contre la persécution des juifs.

13.

Reste encore une formalité, redoutable, avant ton mariage : l'entrevue avec ton futur beau-père, chef d'entreprise autoritaire et bardé de principes.

Avant de te donner sa fille, il veut tout connaître de toi : ta famille, ton éducation, tes études... Interrogé sur ta participation aux œuvres de jeunesse chrétienne et n'en ayant fréquenté aucune, il te vient à l'esprit « enfant de Marie », mais cette association ne regroupant que des filles, avec malice tu prétends avoir été... « fils de Joseph » !

Ton imagination ne sera jamais prise de court pour inventer des noms ou des titres imaginaires.

Voulant connaître un peu mieux la famille de ta belle, caché derrière un pilier de l'église de Brunoy, tu assistes incognito au mariage de ton futur beau-frère Henri... et tu es aussitôt repéré par l'excellente madame Morvan !

Dûment fiancé, tu dois désormais envisager ton installation professionnelle.

Tout près de Chantilly, à Beaumont-sur-Oise, un certain docteur Dubois est mort d'un cancer du rein quelques mois plus tôt. Peu rancunière, sa veuve a placé

chez elle en évidence l'organe incriminé, baignant dans un bocal de formol. Madame Dubois se décide à vendre la clientèle. Tu conviens avec elle de louer la maison, lourdement décorée de meubles Empire.

Plus tard, le cabinet médical et la maison seront mis en vente et tu devras les acheter. Tu manques pourtant cruellement de moyens : entre temps, les clients se sont égayés vers d'autres médecins, et la maison a été ébranlée par les bombardements qui se multiplient autour de la gare de Persan.

Jour et nuit, tu dois faire tes visites à bicyclette, muni d'un laissez-passer qui t'autorise à circuler dans toute la région.

A la fin de la guerre, les routes n'étaient pas sûres et les autorités t'avaient accordé, pour te rassurer, un permis de port d'arme. Tu as donc acheté un petit revolver, que j'ai découvert par hasard, beaucoup plus tard, dans l'un des tiroirs de ta table de nuit.

Entre fascination et répulsion, j'avais longuement retourné entre mes mains ce petit objet ravissant, à la crosse délicatement ornée de nacre. Dans un autre tiroir, un chargeur était rempli de balles d'un laiton brillant.

Après bien des années, tu m'as dit avoir déposé à la gendarmerie, afin qu'elle y soit détruite, la jolie petite arme à feu. Ta vocation était de sauvegarder la vie, tu ne te sentais pas à l'aise avec ce droit de disposer, tout autant, d'une puissance de mort.

14.

Tu n'épouses pas seulement Anne-Marie, mais aussi sa famille. Pour toi, l'ancien prisonnier au langage de soudard, le choc est rude.

L'ancêtre fondateur de ta promise vient du Nord et de l'industrie textile. Sous le second Empire il a fait fortune en tissant des indiennes, imitation des châles importés de l'Inde, mis à la mode par l'impératrice Eugénie.

Sans doute un peu moins beaux que les originaux, ils coûtent aussi beaucoup moins cher.

La mode des indiennes passe, mais le grand-père d'Anne-Marie, René Alliot, sait se reconvertir.

Avec le début du vingtième siècle, l'éclairage électrique relaie les lampes à pétrole. Il est donc nécessaire de fabriquer des milliers de kilomètres de fil électrique, dont la gaine est alors constituée d'un tissage de fil de soie. L'entreprise familiale se lance donc dans la fabrication des câbles électriques.

A l'usine de Bohain, s'en ajoute une deuxième, rue de Reuilly à Paris.

René Alliot est désormais un homme riche, et peut offrir à sa famille un domaine à la campagne : un petit

manoir en briques et pierre, du milieu du dix-neuvième siècle, flanqué de deux élégantes tourelles et entouré d'un parc boisé de quatorze hectares. La propriété, située dans le petit village de Neuvy-sur-Loire, domine le fleuve du haut d'une colline et, au-delà, surplombe jusqu'à l'horizon toute la plaine du Berry.

René Alliot et son épouse ont décoré cette demeure selon le goût de leur époque : gros meubles de style troubadour et tableaux académiques achetés au Salon. Parmi les travaux de ces peintres pour la plupart oubliés, on remarquait pourtant quelques très bonnes œuvres : un groupe de cavaliers arabes d'Henri Rousseau, une tendre scène orientaliste d'Etienne Dinet, ou une paire de gouaches romantiques de Cabanel.

Du temps où ils habitaient Bohain, tout près de leur usine, madame Alliot avait eu l'occasion de rencontrer un jeune peintre local encore inconnu, dont les œuvres très colorées lui avaient paru bien maladroites. Le prenant en pitié, elle lui avait acheté une petite toile. Ne pouvant conserver chez elle ce barbouillage un peu trop bariolé, elle l'avait presque aussitôt abandonné dans une œuvre de charité. Le jeune artiste allait plus tard faire son chemin : il s'appelait Henri Matisse...

15.

Désormais, c'est Maurice, ton futur beau-père, qui dirige l'entreprise familiale. Grand patron paternaliste, il a le souci du bien-être de ses ouvriers mais n'entend pas que son autorité soit contestée. Homme de droite, il vomit le marxisme et tous ses succédanés, ce qui me vaudra beaucoup plus tard, l'été suivant le joli mois de mai 1968, quelques controverses affectueuses mais enflammées avec mon grand-père.

Mobilisé durant la première guerre mondiale, le jeune ingénieur centralien restera proche de l'Etat-major et ne connaîtra jamais la boue des tranchées.

Sa tâche consistait pour l'essentiel, à repérer pour les anéantir, les batteries allemandes et notamment la « grosse Bertha », énorme canon qui bombardait Paris depuis la forêt de Villers-Côtterets.

Il utilise et croise deux techniques issues de la révolution industrielle : la photographie aérienne et le repérage par le son.

Je revois encore sa fierté lorsqu'il me montre la photo où, grâce à un chemin de forêt bizarrement interrompu par un taillis, il a pu déterminer l'emplacement précis de la grosse Bertha et rendre ainsi possible sa destruction.

Il a épousé au début de la guerre son amour de jeunesse, Suzanne Limasset. C'est lors de l'une de ses rares permissions qu'ils conçoivent Anne-Marie, leur fille aînée, qui naît le 21 août 1916. Suivront bientôt Henri, puis beaucoup plus tard, Françoise, Lucienne et Bernard.

L'évocation de la famille ne serait pas complète sans la tante Thérèse, fille de René et sœur de Maurice.

Si ce dernier a mené de brillantes études et travaille avec acharnement, Thérèse, elle, a été élevée comme les jeunes filles de la grande bourgeoisie de son temps : couvent, piano et bonnes manières.

D'un physique peu avantageux, elle ne peut se marier en dessous de sa condition et refuse tous les partis.

Au moment où tu entres dans la famille, c'est une vieille fille sans malice mais affligée de tous les préjugés de son clan. Elle n'a jamais travaillé : tout juste a-t-elle été pendant la grande guerre infirmière bénévole dans la même ambulance que le célèbre pasteur Boegner.

Encore fiancé, tu es invité avec Anne-Marie à Neuvy, au début de l'été 1944. Elle doit y passer ses vacances, dans la propriété que les occupants allemands viennent tout juste d'évacuer.

La tante Thérèse vous attend à la petite gare du village, le long de la voie ferrée Paris-Lyon, entre la Loire et la nationale 7.

En bas de la propriété, une grille donne sur la grand route. Un sentier serpente ensuite à travers les bois et escalade peu à peu la colline pour rejoindre la maison.

Thérèse, après t'avoir à peine salué, empoigne le bras d'Anne-Marie et s'engage dans le chemin en bavardant avec sa nièce, sans t'accorder la moindre attention.

Quelques mètres derrière elles, tu portes tout au long de la montée les deux lourdes valises et tu sens bouillir en toi l'exaspération.

Arrivé sur le perron de la maison, tu es chaleureusement accueilli par le vieux René Alliot, qui te souhaite la bienvenue dans sa demeure et dans sa famille. Aussitôt ta colère tombe, mais tes relations avec la tante Thérèse resteront compliquées.

Au fond, tu l'aimais bien, mais tu n'as jamais pu supporter sa prétention et ses préjugés. Plutôt que l'affronter, tu as pris le pli de la mettre en boîte. Evoquant les quatre frères de sa belle-sœur Suzanne, tous passés par l'Ecole Polytechnique, elle insiste sur leur présence dans la « botte », qui rassemble les meilleurs élèves admis au concours. Tu lui rétorques aussitôt que ton frère Fernand, à l'Ecole Navale, était sorti « dans le beaupré », équivalent de la botte qui n'a évidemment jamais existé !

A une autre occasion, elle te demande le nom d'une plante qui orne alors notre appartement. Très peu compétent en botanique, tu lui réponds doctement qu'il s'agit d'un « cucuracaca ».

Il est rare qu'elle se fâche ; une seule fois tu l'as heurtée : alors qu'elle venait de détailler longuement les malheurs de l'une de ses amies morte très âgée, tu lui avais fait remarquer que cette dernière aurait eu moins d'ennuis en mourant plus jeune. Outrée, elle te décoche un « Oh, Pierre » scandalisé.

Au fond très innocente, la tante Thérèse nous ravissait par ses naïvetés. Il était d'usage à Neuvy, chaque été, d'inviter le curé du village à déjeuner, et le repas était toujours suivi d'une interminable partie de billard. La tante Thérèse, qui ne jouait jamais, prodiguait autours d'elle ses conseils, et dit un jour au prêtre qui s'appêtait à prendre son tour : « Pour tirer votre coup monsieur le curé, il faut lever plus haut votre queue » ! Ce qui provoqua on l'imagine, le fou rire des adolescents à l'esprit mal tourné que nous étions.

Tu éprouvais aussi un certain plaisir à taquiner le brave prêtre. Ce dernier, pour briller en société, avait lancé au cours de la partie de billard une citation latine : « audaces fortuna juvat ». « juva... quatre !! » avais-tu rétorqué, évoquant une automobile fort connue à l'époque.

Rien de tel que la prétention pour susciter ton ironie. Ce sera vrai jusqu'à la fin de tes jours.

16.

Vient enfin le jour de ton mariage. Tu es engoncé dans un smoking qui manifestement ne te convient guère. Anne-Marie porte une robe blanche, un voile et des chaussures empruntés à trois personnes différentes ! Mais elle est ravissante et, sur les photos, votre sourire radieux témoigne de la réalité de votre amour.

Le soir même, vous embarquez vos bicyclettes dans le train de Paris. Après avoir passé huit jours dans un appartement prêté par les Gary, vous embarquez à nouveau les vélos dans le train à destination de la gare de Persan-Beaumont.

A mi-chemin, la voie ferrée est coupée par un bombardement, et vous devez terminer votre périple sur vos bicyclettes après les avoir récupérées dans le fourgon à bagages.

C'est dans cet équipage, avec vos sacs à dos, que vous arrivez très tard le soir dans la maison qui verra bientôt naître cinq de vos six enfants.

Construite en « L », la vieille bâtisse est bordée, le long du jardin, par une longue véranda. Dans l'angle des deux bâtiments, une verrière sous laquelle vous installez votre salle à manger. Les deux pièces de réception, sur la rue, sont occupées par la salle d'attente et le cabinet médical.

Sous l'escalier, tu as installé une petite salle de soins. Au fond du couloir à droite, on trouve la cuisine et au-delà, sous la véranda, les commodités.

Rien ne séparait les locaux professionnels des pièces réservées à l'intimité familiale. L'exiguïté des lieux vous oblige à installer un semblant de salon sous la véranda. En hiver, elle est glaciale. Quelques années plus tard, pour y avoir été retenue trop longtemps par une amie qui tardait trop à prendre congé, Anne-Marie attrapa une pneumonie qui faillit l'emporter.

Au premier étage, le palier s'ouvrait sur trois petites chambres. Maman et toi, vous occupiez l'une des pièces qui donnait sur la rue. La nuit venue, les phares des automobiles dessinaient sur le plafond, à travers les volets, d'étranges chorégraphies. Près de vous, vous aviez installé la chambre des filles. Mon frère Jean-François et moi occupions l'autre chambre, une pièce tout en longueur éclairée par deux fenêtres. L'une donnait sur le jardin et l'autre, perpendiculaire à la première, surplombait la verrière de la salle à manger.

Un jour, l'une de vos petites employées, qui se tenait dans cette pièce, avait eu l'étrange idée de passer par là pour rejoindre la salle de bains, dont la fenêtre était ouverte à l'autre angle de la maison. Elle eut à peine le temps de faire quelques pas, et la verrière se brisa avec fracas sous son poids. Alerté par le bruit, tu t'es précipité dans la salle à manger, où elle gisait baignant dans son sang. Zébrée de coupures profondes, elle avait eu la chance de ne s'être sectionné ni artères ni tendons. Après l'avoir examinée et pansé sommairement ses plaies, tu

l'as conduite à l'hôpital. Depuis, vous évitiez d'ouvrir cette fenêtre.

A temps partiel, tu exerces les fonctions de médecin de la S.N.C.F, et tu reçois chaque année des bons pour voyager gratuitement par le train à travers la France. Ton métier ne te permet pas d'en profiter souvent. Aussi, quand l'une de ses cousines propose à Anne-Marie de la recevoir pour une semaine ou deux sur la côte d'Azur, accepte-t-elle avec empressement.

Elle ne peut emmener avec elle à Grasse qu'un seul enfant, et c'est son fils aîné Jean-François qui profite de l'aubaine. Ma maman m'a abandonné après m'avoir préféré mon frère. Elle est partie vers le soleil, reviendra-t-elle un jour ? Je tombe gravement malade. Je plonge dans la tiédeur de la fièvre, j'ai l'impression qu'il suffirait de me laisser aller pour que la mort me prenne doucement. Je sens tes mains fraîches sur mon front, tu passes tes nuits à me soigner. Je guéris peu à peu, maman revient et me promet de me donner mon tour à son prochain voyage. Il n'y a jamais eu de prochain voyage... Aujourd'hui, entre maman et moi, si longtemps après, l'évocation de ce souvenir est devenue un sujet de plaisanterie.

C'est dans cette chambre aussi que nous jouons sur le tapis, à la lumière d'une lampe de chevet branchée près de la fenêtre. Voulant un soir éteindre la lumière avant de quitter la pièce, je tire sur la prise qui me résiste. J'attrape alors une longue lame du meccano avec lequel j'étais en train de jouer, je la glisse entre les deux tenons de la prise pour faire levier, et suis aussitôt secoué par une décharge électrique qui heureusement ne dure guère, le disjoncteur

ayant sauté. La maison tout entière est plongée dans l'obscurité, tu cherches l'origine de la panne et tu me retrouves tout tremblant sur le tapis de la chambre, tenant encore en main la barre de meccano dont l'extrémité est entièrement noircie.

Quand tu viens nous réveiller le matin dans cette chambre d'enfants, dont les fenêtres restent fermées pour conserver la chaleur, en entrant tu affectes de froncer les narines et tu dis à la cantonade :

- hum, hum, cela sent le smooth smooth des Indes !
Où avais-tu été chercher le nom de ce parfum si particulier qui qualifiait l'odeur chaude de notre sommeil d'enfants, si ce n'est dans ton imagination toujours fertile ?

Le second étage de la maison, dallé de vieilles tomettes octogonales rouges, s'ouvrait du côté de la rue sur deux petites chambres. L'une servait de chambre de bonnes, et depuis sa fenêtre, l'une d'elles, Jeannette, entretenait de longues conversations galantes avec de jeunes militaires installés sur le trottoir en contrebas. Anne-Marie et toi, depuis votre chambre située juste en dessous, vous amusiez beaucoup à écouter ces doux propos... Il est vrai que la pauvre fille, qui boitait bas, pouvait ainsi cacher son handicap et se prendre impunément pour la Juliette de Shakespeare...

L'autre chambre nous servait de salle d'étude, et nous y faisions nos devoirs sur une longue table couverte d'un tapis dont le poil nous agaçait les ongles, et dont les dessins usés étaient en grande partie couverts de tâches d'encre.

Quand vous aviez des visiteurs, cette pièce servait aussi de chambre d'amis. De l'autre côté du palier, un réduit minuscule, de sa petite fenêtre, dominait tous les toits environnants. Sur des claies, Anne-Marie entreposait là des pommes rapportées du jardin de ses parents à Brunoy. J'aimais me réfugier dans cette soupente et humer longuement le parfum des fruits, tout en observant par la lucarne les allées et venues des passants.

Au dessus de la chambre des garçons, une petite porte que l'on n'ouvrait jamais, donnait sur un mystérieux grenier où dormaient, sous la poussière, de très vieux meubles cassés. Le plancher en étant très fragile, il nous était rigoureusement interdit d'y pénétrer. Je n'ai entrevu qu'une seule fois, par la porte entr'ouverte, ce lieu étrange dont la pénombre était à peine transpercée par les quelques rayons de lumière que laissait filtrer une tabatière.

La vieille maison n'était pas bien vaste, mais elle était parcourue de courants d'air glacés, et dans cette sombre période la fin de la guerre, le combustible manquait. Dans les tout premiers temps, Anne-Marie et toi campiez dans le cabinet médical autour d'un petit poêle. Le matin, vous rangiez rapidement vos affaires de nuit et remettiez un peu d'ordre avant l'arrivée des premiers clients.

17.

A la fin de l'été 1944, les bombardements sont incessants. Plutôt que de descendre dans la cave humide et oppressante, vous préférez rester allongés main dans la main sur la pelouse du jardin. Le spectacle est terrible mais très beau.

Fin août, vous voyez arriver les premiers chars américains. Comme partout, la libération de Beaumont est accueillie dans la liesse, mais vous assistez aussi aux débordements de l'épuration : tribunaux sommaires et jeunes femmes tondues en public devant l'hôtel de ville, tout près de votre maison. Vous étiez écoeurés par ces comportements, qui étaient la plupart du temps le fait de résistants de la onzième heure.

Au début, la clientèle est rare, deux ou trois personnes par jour. A chaque coup de sonnette, votre cœur bat. Parfois, le futur patient se révèle n'être qu'un simple visiteur médical. Tu continues tes visites à bicyclette, puis sur une vieille moto. Quand l'essence devient moins rare, tu récupères la traction sept chevaux de 1938 qui dormait sur ses cales depuis la débâcle de 1940, chez ta mère. Pour éviter les réquisitions, les roues « pilote » avaient été soigneusement cachées ailleurs.

Grâce aux Américains, tu peux aussi te procurer les premiers flacons de pénicilline qui te permettront de sauver plusieurs enfants.

Tu es appelé un jour au chevet d'un châtelain des environs, qui s'indigne lorsque tu lui réclames tes honoraires : faire appel à toi était un honneur suffisant et il lui paraissait du dernier goujat de ta part d'oser le faire payer !

Ton dévouement à te rendre au chevet de tes malades de jour comme de nuit, par n'importe quel temps, et la sûreté de ton diagnostic, commencent à être connus. Les clients sont désormais plus nombreux mais ils ne suffisent pas à boucler votre budget. Peu de temps avant la guerre, tu avais complété tes études en passant deux certificats supplémentaires, en médecine légale et en médecine du travail.

Tu effectues quelques autopsies en tant que médecin légiste assermenté (le plumitif du quotidien local titre un jour dans son journal, à propos d'un cadavre que tu avais examiné : « le docteur B. nous a montré son trou de balle »...).

Tu avais pris aussi, nous l'avons vu, le poste de médecin de la S.N.C.F à Persan.

L'argent commence à rentrer un peu, et après avoir restitué ses affaires à la veuve Dubois, vous vous installez réellement : quelques meubles sont récupérés à Chantilly chez ta vieille mère, qui ne peut plus rester seule et que vous placez en maison de retraite chez des religieuses. D'autres sont chinés dans la région ou récupérés chez des

clients qui les abandonnent pour s'équiper des premiers meubles en formica.

La traction avant est décidément trop gourmande en essence, et tu voudrais la réserver aux seuls trajets de vacances. Tu cherches donc une petite voiture. Tu aimerais rester fidèle à Citroën, et acquérir la toute nouvelle deux chevaux, mais le délai d'attente est alors de deux ans ! Tu te rabats sur une quatre chevaux Renault, mais tu n'as pas de chance : sur le modèle qu'on te livre, les freins deviennent inopérants dès qu'il pleut. Un jour où tu l'utilises pour tes visites, une petite fille traverse, sans regarder la chaussée, juste devant ton capot. Tu freines autant que tu le peux mais tu ne parviens pas à l'éviter et tu la heurtes légèrement. La petite est sonnée, elle a quelques écorchures mais son état ne présente aucun caractère de gravité. Après avoir reconduit l'enfant chez elle, tu reprends tes visites. Quelque temps plus tard, tu es convoqué au tribunal correctionnel. La mère a porté plainte et entend bien obtenir des dommages et intérêts : un médecin, c'est un bourgeois, ça peut payer !

Heureusement pour toi, plusieurs témoins dégagent ta responsabilité et tu bénéficies d'un non-lieu. Mais c'en est fini de la quatre chevaux, que tu revends pour acheter une petite dyna Panhard, dont le pot d'échappement trop fragile cèdera plusieurs fois, soulignant tes départs matinaux d'une pétarade tonitruante.

Tu n'auras donc jamais de deux chevaux. Tout juste m'offriras-tu le jour de mes quatre ans, le modèle réduit de Dinky-toys, en même temps que tu sors de la poche de ton imperméable un délicieux petit chaton qu'en l'honneur de l'événement, tu baptises « Quatre-ans ».

Désormais, la salle d'attente ne désemplit plus, et c'est alors que vous engagez une petite bonne pour ouvrir la porte aux clients et les installer.

Entre deux consultations, tu montes en vitesse faire circuler cinq minutes le train électrique que tu viens d'acquérir et que tu complèteras avec amour, wagon après wagon et en diversifiant les locomotives, pendant les mois et les années qui vont suivre.

De ton père, tu as hérité le goût de la collection, et surtout la passion des timbres. Au temps des vaches maigres, tu commets la folie d'acheter, à un prix exorbitant, la seule vignette qui te manque d'une planche ancienne. Anne-Marie, qui peine tant à joindre les deux bouts, en a pleuré. On ne t'y reprendra plus, mais ta collection de timbres de France est pratiquement complète. Aucun de tes enfants n'a hérité de cette passion.

18.

Le vingt-six septembre 1945, votre premier enfant, Jean-François, vient au monde. La guerre est officiellement terminée depuis le 8 mai, et pourtant la vie quotidienne reste toujours aussi difficile. Pas encore d'eau courante, il faut aller s'approvisionner à la fontaine publique, à quelques dizaines de mètres de la maison. Aucun ravitaillement n'est possible sans ticket, et pour constituer la layette de votre bébé, Anne-Marie doit détricoter quelques uns de ses pull-over. On trouve désormais un peu de charbon, et tu allumes à nouveau le calorifère de la cuisine. Je me souviens du bruit des boulets tombant dans la chaudière, du claquement métallique de la porte, et des cailloux de mâchefer que tu retirais parmi les cendres à la fin de la journée. C'était l'une des activités rituelles qui marquaient le terme de ton activité professionnelle quotidienne, avec le tac tac tac de la grosse horloge que tu n'oubliais jamais de remonter tous les soirs à l'aide d'une petite manivelle.

Je revois aussi la grosse lessiveuse et son bleu magique, le savon de Marseille qu'il fallait râper et que j'ai pris un jour pour du gruyère au goût fade et piquant dans la bouche. J'entends encore la musique des quelques disques que tu possédais, vieux soixante-dix-huit tours ou premiers microsillons. J'éprouve toujours une émotion particulière, qui me fait venir parfois les larmes, lorsqu'à

l'improvisiste il m'arrive d'entendre la Petite Musique de nuit de Mozart, l'andante de la symphonie du Nouveau Monde de Dvorák, ou ces danses polovtsiennes du Prince Igor de Borodine, que j'ai eu tant de plaisir à travailler avec ma chorale il y a quelques mois.

Le douze décembre 1946, c'est à mon tour de naître. Suivra Marie-jeanne, ta première fille, le 27 avril 1948. Pour ces trois accouchements, tu as fait appel à ton aîné, le docteur Monceau. Tu avais toi-même mis au monde de très nombreux enfants, parfois dans des conditions difficiles, et tu craignais de ne pas pouvoir maîtriser ton émotion au moment d'amener au jour la chair de ta chair.

Tu es un père tendre et attentif, et toutes les photos prises par maman avec son vieil appareil d'avant-guerre, témoignent de ton affection pour nous. Te voilà à quatre pattes sur la pelouse, je suis ton cavalier radieux avec mon petit pull jacquard et ma cravate à élastique. Sur une autre image, tu tiens tendrement ta fille sur tes genoux. Entre tes doigts se consume presque toujours la gauloise bleue qui ne te quitte guère et que tu n'abandonneras que très tardivement.

Le dimanche, tu entretiens aussi le jardin que je crois me rappeler immense, et qui était sûrement tout petit : une pelouse ovale, encerclée par une allée, au milieu de laquelle trônait un unique pêcher. Au-delà des allées, aux quatre coins du jardin, des massifs et des lilas qui embaument au printemps, et un vieux clapier où ne loge plus le moindre lapin depuis la fin des restrictions, mais sur lequel Jean-François et moi aimons bien nous jucher pour jeter par-dessus le mur des graviers dans la benne sonore de notre voisin entrepreneur, monsieur Louette.

Nous nous baissions prestement derrière le mur quand il sort de chez lui, furieux, pour faire cesser le vacarme.

Au fond du jardin, un grand marronnier surplombe un bac à sable, le plus souvent recouvert de quelques planches pour éviter que les chats n'aillent y faire leurs besoins. J'adore m'allonger dans le sable un peu humide, et replacer au dessus de moi les planches, ne laissant filtrer par leurs interstices que quelques rayons de lumière. Je respire alors avec délices l'âcre odeur des marrons, le parfum de légère pourriture des vieilles planches, et la senteur qui monte du sable humide.

Au-delà du marronnier, une cour est bordée par le garage, ancienne remise ou écurie où tiennent à l'aise tes deux automobiles.

19.

Bien que tu n'aies guère le goût du jardinage, tu dois y consacrer bien souvent tes dimanches. Tu disposes d'un matériel rudimentaire, et tu t'épuises à tondre la pelouse avec une vieille tondeuse anglaise à rouleaux. Il faut aussi désherber les allées. Un jour que vous m'aviez envoyé acheter le pain chez Drevet, le boulanger du coin de la rue, dans l'étalage du magasin je suis fasciné par un indien de plastique rouge monté sur un petit cheval blanc, et accroché par un élastique à un gros sucre d'orge. L'envie de posséder le petit cheval et l'indien me pousse à contracter ma première dette : je reviens avec la baguette de pain et le petit jouet, mais je dois vingt centimes à la boulangère. Pour me dissuader de recommencer, tu me fais désherber un grand morceau de l'allée, et à la nuit tombante, la tâche accomplie, tu me remets solennellement un petit billet de vingt centimes que je cours porter à la commerçante, qui officie toujours derrière sa vitrine éclairée. Je reçois ainsi mon premier salaire. J'ai compris qu'il fallait se donner la peine de le mériter.

Les matières plastiques commencent à peine à se répandre et je suis fasciné par leurs couleurs vives : cubes multicolores et ces premiers crayons bic transparents, à

niveau d'encre visible qui remplacent peu à peu les porte-plume à encre violette.

Très souvent tu reçois des publicités des laboratoires pharmaceutiques, accompagnées de menus cadeaux. Je me souviens surtout d'une planche de Peynet, où les deux amoureux se tiennent chastement la main sur une pelouse picorée d'oiseaux, devant une belle maison 1900 dont les vitres du bow-window central sont figurées par une boîte en plastique transparent, qui devait contenir à l'origine quelques échantillons de pilules médicinales. Cette image colorée, d'une grande douceur, reste présente quelque part au fond de ma mémoire. Elle accompagne quelques jouets peu coûteux mais longuement désirés lorsque, revenant de l'école à pied, je longe la vitrine du « marchand jaune » : une petite vespa de plastique montée sur ses béquilles, ou les premières Norev à friction, aux vives couleurs et aux interminables antennes recourbées.

Nous avons aussi collectionné les figurines « Mokarex », représentant les personnages importants de l'Histoire de France. En plastique de couleur bronze, ils avaient gardé longtemps l'odeur du paquet de café d'où nous devions les extraire avec précaution.

Nous avons aussi aimé les images qu'il fallait décoller délicatement du papier d'argent après avoir ouvert une plaque de chocolat Kohler. Les vignettes représentaient des paysages du bout du monde, et j'ai encore en mémoire le bleu profond du ciel et de la mer sur une vue de Bali. Nous allions aussitôt ranger la nouvelle image dans un album conçu à cet effet. Trop souvent, l'image découverte était un double, et nous étions un peu déçus :

il nous faudrait attendre l'ouverture du paquet suivant, une semaine ou deux plus tard, pour combler l'un des vides d'une page de l'album. Avons-nous réellement gardé le papier d'argent, comme la presse de l'époque nous y invitait, pour venir en aide aux petits Chinois ?

20.

Au début des années cinquante, la médecine progresse rapidement, mais les antibiotiques restent une denrée rare et coûteuse. Dans la maison mal chauffée et parcourue de courants d'air, nous attrapons fréquemment des bronchites. Quand le malade est un adulte, tu utilises un jeu de ventouses. Maman, ancienne infirmière, te soigne ainsi devant nous et déploie une étrange liturgie : au bout d'une longue baguette de bois, elle a enroulé un peu de coton trempé d'alcool, qu'elle enflamme et passe prestement dans un petit pot de verre, qu'elle colle aussitôt sur ton dos. Bientôt, te voilà couvert d'une étrange carapace, et sous chacun des petits récipients la peau rougit et se gonfle, formant d'énormes boutons que maman libère en retirant prestement chaque ventouse.

Pour nous les enfants, vous utilisez la technique des enveloppements. Dans une sorte de gilet de toile, vous placez une serviette chaude imbibée de graines de moutarde. Le gilet bien serré autour de notre petit corps d'enfant, la brûlure s'installe. Nous pleurons mais tu es impitoyable : pour être efficace le supplice doit durer plusieurs minutes. Lorsque, enfin tu nous débarrasses de cette tunique de Nessus, nous avons le dos et la poitrine cramoisés, et la brûlure reste longtemps douloureuse. La

méthode semble-t-il est efficace, mais lorsque nous commençons à tousser, nous n'envisageons pas sans appréhension le terrible remède. Combien d'enfants aujourd'hui accepteraient-ils d'être soignés ainsi ?

Un jour en jouant dans le jardin, je me plante une écharde dans le doigt. Je n'y prête guère attention mais la petite blessure s'infecte et se transforme en panaris. Je te montre mon doigt blessé et tu me dis que tu vas me soigner au « petit poil ». Tu m'emmènes dans ta salle d'examen sous l'escalier, encombrée d'un étrange mobilier de verre et d'acier. Tu saisis un scalpel et prestement tu incises l'abcès. Je ressens une vive douleur et je t'en veux un peu : tu m'avais promis que ce serait « au petit poil »...

A la génération suivante, ma fille Pauline montre à sa maman son doigt où s'est fichée une pointe d'épine. A mon tour je lui propose de régler le problème « au petit poil », et nous ôtons la fine pointe d'épine avec une pince à épiler. Quelques temps plus tard, l'une de ses sœurs s'étant à son tour piquée au contact d'un rosier, elle dit à sa maman qu'il fallait aller chercher le « petit poil »... Mon épouse, Elisabeth, mit un certain temps à comprendre qu'elle qualifiait ainsi la pince à épiler !

21.

Bon catholique, tu nous envoies au catéchisme. Le curé doyen de l'église de Beaumont, le chanoine D., nous fait apprendre par cœur des définitions ineptes, et nous punit d'une main leste lorsqu'elles ne sont pas parfaitement sues. Assistant incognito à un cours de ce genre, tu t'en expliques vertement avec lui. Nous ne remettrons plus les pieds dans cette église. Tu lui préfères désormais la chapelle des Pères Blancs de Mours. Ces missionnaires ont inventé en Afrique une liturgie plus vivante et plus proche des fidèles, qui annonce le concile Vatican II. C'est là que je fais ma première communion, longuement préparée chez ma grand-mère, qui m'avait fourré dans la bouche une petite rondelle de carton pour me montrer comment m'y prendre.

Si tu détestais le chanoine D. et autres fonctionnaires de la religion, tu t'étais pris d'une profonde amitié pour le curé de Persan, l'abbé Barut. Ce brave prêtre, subordonné du précédent, était un passionné de photo et ne pouvait s'empêcher, lorsqu'il mariait les jeunes gens, de réaliser de magnifiques clichés de chaque nouveau couple. Il en offrait ensuite une épreuve aux intéressés. Cette habitude était évidemment contraire aux intérêts du photographe professionnel de la petite ville, qui s'en était plaint au

chanoine. Ce dernier, plein de zèle et sans même s'informer auprès de son confrère, s'en ouvrit à l'évêque, qui soupçonnant l'abbé de faire commerce de ces images, le déplaça d'un coup de crosse vers un petit village perdu. L'abbé ulcéré vient te raconter son histoire. Aussitôt tu demandes audience à l'évêque de Versailles. Il te reçoit dans son palais et te fait baiser son anneau. Tu rétablis la vérité des faits, l'évêque tient compte de tes remarques et l'abbé Barut bénéficie d'une mutation plus prestigieuse.

Parmi les photos de famille, nous gardons encore quelques magnifiques clichés des aînés de tes enfants, pris à cette époque par l'abbé.

Bien des années plus tard, alors qu'il me faut quitter Caen pour poursuivre mes études à Paris, et que pour vous soulager un peu j'ai trouvé un poste de professeur d'Histoire à mi-temps dans un collège de jeunes filles de Saint-Leu-la-forêt, c'est à ton vieil ami l'abbé, devenu aumônier de l'hôpital d'Eaubonne, que tu songes pour m'héberger.

Je passerai un an en sa compagnie, alternant coups de gueule et discussions passionnées. Le vieux prêtre est parti depuis vérifier ses hypothèses sur l'au-delà. Je garde le souvenir de sa profonde tendresse.

22.

Maintenant que l'essence est moins rare, vous n'hésitez plus à prendre la Panhard pour rendre visite à la famille : ta vieille maman qui achève sa vie dans une chambre de la maison de retraite, rue du Connétable à Chantilly. Je me souviens de m'être brûlé les doigts sur son petit poêle. Souvent, vous l'emmenez en promenade sur les pelouses du château, où vous reviendrez bien des années plus tard avec nostalgie. Vous vous rendez aussi près de Senlis sur la butte d'Aumont, d'où vous regardez galoper les spahis, cape blanche au vent et chéchia rouge sur la tête, dans la forêt en contrebas.

Comme sur une plage, nous nous installons aussi dans l'immense clairière de la Mer de sable, à Fontaine-Châalis, site magnifique que le commerce touristique n'a pas encore annexé et clôturé. Près de nous des enfants creusent un profond tunnel dans le sable.

Il vous arrive aussi de rendre visite à la cousine Victoria. Cette vieille paysanne avait perdu son époux et les deux grands fils de ce dernier dans les combats de la première Guerre mondiale. Sa petite maison, à Longueil Sainte-marie, était pavée de tomettes rouges et sentait l'encaustique et la confiture. On nous envoyait jouer dans un jardin inondé de soleil.

Très souvent aussi, vous traversez Paris pour rejoindre Brunoy où vivent tes beaux-parents. Je me souviens des longs trajets de retour. Installé sur la banquette arrière, je traversais à moitié endormi des banlieues délabrées dans le soleil couchant.

23.

Beaumont n'est guère éloigné de Paris, et Anne-Marie et toi avez gardé de vos années d'études le goût des sorties au théâtre ou dans les expositions.

Tu te souvenais ainsi avoir assisté, avec ton copain Gary, à l'un des concerts donnés par Edith Piaf avec les jeunes Compagnons de la chanson. Presque autant que le talent de la chanteuse, tu avais apprécié la voix lumineuse du ténor Fred Mella. Je ne peux écouter aujourd'hui « les trois cloches » sans penser à toi.

Etant un jour au théâtre avec Anne-Marie, vous avez aperçu de loin dans le public un notable beaumontois de vos relations, tendrement enlacé à une jeune personne dont vous saviez fort bien qu'elle n'était pas son épouse...

Dès que Jean-François, Marie-Jeanne et moi sommes suffisamment grands pour les apprécier, vous nous faites profiter de ces sorties.

Nous partons ainsi un jour d'automne, chaudement vêtus, munis de bonnets et de gants de laine verte tricotés par maman et agrémentés de jolis cordons rouges, pour visiter le zoo de Vincennes. Anne-Marie, lourdement enceinte, n'est pas du voyage. Pour t'accompagner et

t'aider à s'occuper de nous, tu as sollicité l'aide d'une jeune et jolie secrétaire des chemins de fer. Sur le point de monter en voiture, du haut de mes cinq ans, je la regarde gravement et je lui pose la question : « et toi, es-tu une vraie jeune-fille ? » Sans doute un peu légère, la jeune personne, paraît-il, rougit jusqu'aux oreilles !

Puisque nous allons au zoo, nous avons emporté de vieux quignons de pain pour les donner aux animaux. Jean-François tend le sien à un éléphant, qui l'attrape avec sa trompe et avale en même temps son joli gant vert...

Vous nous emmenez aussi au salon de l'enfance, qui se tient alors chaque année sous la verrière du Grand-Palais. Je n'en garde que des impressions et des bribes de souvenirs : nous sommes entassés avec une foule d'autres familles dans un gros ascenseur censé figurer une fusée décollant pour la lune. Tout vibre, on étouffe, j'ai hâte que cela se termine. Plus tard, trois négrillons plongent la tête avec enthousiasme dans une grande bassine pleine de mousse. Il règne une forte odeur de parfum bon marché : c'est une publicité pour les shampoings Dop dont on nous distribue de jolis berlingots colorés.

Nous allons aussi parfois au cinéma, au Gaumont Palace, dans l'une de ces immenses salles uniques qui ont aujourd'hui disparu.

L'écran est gigantesque, et je plonge avec délice dans l'univers coloré de Walt Disney. Je m'envole avec Peter pan, j'ai peur avec lui du méchant capitaine Crochet, quand tu me tires brutalement de mon rêve : Jean-François souffre d'une otite, il pleure, il faut sortir au milieu de la séance et retrouver dehors le froid, la pluie

fine, le soir qui tombe... Je devrai attendre de longues années avant de voir la fin du film, avec le vieux navire s'éloignant doucement dans une nuit scintillante d'étoiles.

24.

Après les années difficiles de l'installation à Beaumont, où tu t'es tant démené pour reconstituer une clientèle, vous pouvez enfin envisager de prendre un peu de vacances. Et nous découvrons ainsi la mer, et les immenses espaces de la baie du Mont Saint-Michel, depuis un petit hôtel de Saint Jean le Thomas où vous avez loué deux chambres. Vous passez la journée à la plage, et le soir tu dois avaler, en plus de la tienne, le contenu de nos assiettes trop copieusement remplies, et tu te qualifies en riant de « tout à l'égout » !

Tu aimes alors courir et plonger dans l'eau froide, puis nager un crawl impeccable que je t'envierai toujours.

A Chantilly, ta maman vient de mourir et tu as partagé avec ta sœur Mimi l'héritage de tes parents. Il te revient une somme relativement importante, et vous profitez de quelques journées pluvieuses de l'été 1950 pour visiter des villas à vendre. Vous avez le coup de foudre pour une haute maison adossée à la falaise de Carolles, qui, au delà d'un moutonnement de dunes, fait face à la mer. Au loin, par temps clair, on distingue nettement les îles Chausey, et sur la droite scintille dans la nuit, comme une broche de diamants, la pointe de Granville.

Sur la terrasse qui surplombe le garage, une petite cabine vitrée monte la garde. Comme la propriétaire précédente avait baptisé la villa « Ker-Mick-Ett », nous nous chargeons d'appeler « Ker Nounours » notre maison miniature. Enfant, j'y passerai des heures à jouer au papa et à la maman avec Marie-Jeanne et les poupées, ou au volant d'un camping car imaginaire je partirai sur les routes vers l'autre bout du monde.

Plus haut, tu restes assis la plupart du temps dans le bow-window de votre chambre, à lire ou à rêver face à la mer.

Ker Nounours a été emportée par la tempête de décembre 1999, comme ont sombré, l'une après l'autre, toutes les maisons de mon enfance : la maison de Beaumont, rasée pour permettre l'élargissement de la rue de Paris et l'extension de la mairie, mais aussi la grande demeure des grands-parents à Brunoy, et même la propriété de Neuvy, « Bois-Réaux », dont aucun des nombreux héritiers n'a eu les moyens d'assumer la charge. Depuis, une centrale nucléaire a poussé sa tour de refroidissement en béton juste devant le beau panorama de la plaine du Berry, qui, au-delà de la Loire, s'étendait jusqu'à l'horizon devant la terrasse, évoquant les paysages un peu brumeux que l'on voit à l'arrière plan des tableaux de la Renaissance.

Seule, parmi ces maisons aimées, demeure celle de Carolles où je passe avec ma famille quelques semaines en été depuis près de soixante ans.

25.

Si tu nous consacres le mois de juillet, en août tu dois rejoindre ta clientèle. Avec la vielle traction dont la galerie est surchargée de bagages, tu nous déposes à Neuvy et tu repars immédiatement pour Beaumont.

Chaque samedi après midi, nous guettons avec impatience ton arrivée dans l'allée qui débouche du bois. Le dimanche avec toi passe toujours trop vite et tu n'as jamais assez de câlins pour tout le monde.

Jusqu'à la fin des années soixante, tu accepteras de rouler de longues heures, seul sur la route, pour vivre avec nous ces moments ensoleillés, qui nous paraîtront toujours trop courts.

Pour les aider à entretenir la grande maison, pleine d'oncles, de tantes et de cousins, tes beaux-parents embauchent chaque année, pour quelques semaines, une jeune femme. Cette année là, la personne engagée est accompagnée de sa petite fille, blonde et timide, qui peut ainsi partager nos vacances. Tu es là le jour où cette employée sombre dans une crise de folie. Elle hurle, elle écume, elle frappe tous ceux qui tentent de s'approcher d'elle. Avec Marcel le jardinier, vous parvenez à la ceinturer, vous la faites monter dans la voiture tandis que

la petite pleure doucement. Et toi qui viens d'arriver, tu repars aussitôt vers Brunoy où habite la jeune femme.

En chemin, tu dois t'arrêter pour faire le plein d'essence. La folle réussit à s'échapper et vous devez faire appel aux gendarmes pour la rattraper et lui faire réintégrer la traction. Après l'avoir remise en de bonnes mains, il te restera à refaire le trajet en sens inverse avant de repartir pour Beaumont dès le lendemain. Heureusement tu disposes alors d'une robuste santé.

26.

Durant mon enfance, tu m'apparais comme un demi-dieu, d'autant plus aimé et admiré que tu étais rarement à la maison, ou alors enfermé dans ce cabinet de travail où nous n'avions accès que très rarement, et qui était séparé de nous par un mur invisible les jours de consultation. Dans ce lieu solennel, on trouvait ton bureau, ta bibliothèque pleine de vieux livres reliés hérités de l'oncle curé, et un lourd appareil de radiographie qui n'était pas sans évoquer le mystère d'un confessionnal. Il était aussi meublé d'un vieux divan de cuir, qui sera relégué plus tard dans la salle à manger de Carolles. Il était aussi agrémenté d'une petite cheminée. A Noël, maman et toi vous la tapissiez de papier d'argent, et y installiez un éclairage orangé qui faisait briller les paquets et les cadeaux. Il nous était interdit de les ouvrir avant que ton jeune beau-frère, Bernard, ait daigné émerger de sa grasse matinée d'adolescent.

Ce décor contribue à sacraliser ton métier qu'aujourd'hui encore je considère comme un sacerdoce.

Fait aussi partie de ton prestige le bel uniforme que tu nous montres un jour. Dans ces années d'après-guerre, tu

es toujours officier de réserve et tu dois te tenir prêt pour une éventuelle mobilisation, que les débuts de la guerre froide ne rendent pas invraisemblable. Je suis fasciné par les deux galons d'or qui ornent ta manche, et surtout par ton képi, d'un velours entre rouge et grenat dont tu qualifies la couleur du joli nom « d'amarante », et dont tu me dis qu'il est le privilège des médecins militaires. J'apprendrai que plus tard, ce bel uniforme à boutons dorés, tu en as fait cadeau à l'un de tes confrères qui avait accepté de suivre les périodes d'officier de réserve. Certes, je pouvais comprendre que tu en aies soupé de l'uniforme pendant toutes ces années de service militaire et de captivité. Mais pour moi, c'était un peu du grand prêtre en toi qui renonçait à sa chasuble d'or.

Il t'est arrivé en d'autres occasions de me décevoir, en perdant pour un temps le prestige du héros. Président de je ne sais quelle association familiale, tu assistes avec nous à un goûter d'enfants, suivi peut-être de la représentation d'un théâtre de marionnettes. Les familles se pressent dans la salle, il y a là tous mes petits amis et leurs parents. L'animateur de la fête t'invite à monter sur la scène pour prononcer ce que j'imagine être un long et beau discours. A mon grand dépit, tu te contentes d'un petit mot d'accueil et redescends aussitôt te perdre dans la foule des anonymes. Je t'en veux alors de n'être qu'un papa comme les autres.

Plus tard, lors de l'une des ces parties de billard à Neuvy que j'ai déjà évoquées, je suis avec angoisse l'évolution d'un jeu, dit « du bouchon », où chacun doit faire preuve d'adresse et où tu te dois de briller. Tour après tour tes partenaires creusent l'écart et tu te

retrouvés bon dernier. Tu es toujours aussi gai, moi j'ai le cœur gros et je me mets à pleurer. Comment admettre que tu ne sois pas toujours le meilleur en tout ?

Ton métier de médecin reste pourtant à mes yeux l'élément central de ton prestige. Elève à l'école communale de Beaumont, je participe comme les autres enfants à de véritables batailles rangées qui opposent pour rire deux « bandes ». J'appartiens à la « bande à Coco ». Menée par ce jeune capitaine issu des quartiers pauvres, je joue naturellement le rôle du médecin. Outre que cette fonction me permet d'éviter les coups, elle m'assure aussi la compétence du guérisseur : lorsque mes camarades tombent gravement blessés autour de moi, je leur masse énergiquement la poitrine, et aussitôt guéris ils retournent au combat.

Adolescent, j'ai caressé un temps l'espoir de poursuivre des études médicales. Mon inaptitude radicale à comprendre les mathématiques m'a contraint très vite à y renoncer et je ne le regrette pas. A quoi bon vouloir à toute force poursuivre dans la même voie que ses parents ?

C'est ta nièce Claire qui reprend le flambeau et épouse elle-même un médecin, Roger Rabache, dont le prénom me fascine suffisamment pour que je l'attribue à mon ours en peluche, le « petit Roger ». Trois de leurs quatre enfants suivent à leur tour des études médicales. Certains avouent aujourd'hui que l'atavisme familial leur a peut-être tenu lieu de vocation. A ma connaissance, deux ou trois seulement des nombreux petits-enfants de Claire et Roger ont choisi la médecine, et manifestement en toute liberté.

De ces années d'école communale me reste aussi un autre souvenir, où tu as pleinement joué ton rôle de héros salvateur. Sortant de l'école avec une troupe de petits camarades, nous marchons en groupe sur le trottoir qui, trop étroit, me contraint à descendre sur la chaussée. Une voiture passe et un type, depuis la vitre de sa portière, me donne l'ordre de remonter sur le trottoir. Pour épater les copains, je lui réponds je ne sais plus quelle insolence. La voiture freine, le type en sort et m'empoigne par le bras. Il me secoue, je nie énergiquement. Les copains s'envolent comme des moineaux, le sbire me fait rebrousser chemin et me traîne jusqu'au bureau du directeur de l'école, où je continue à nier en sanglotant. Le directeur très ennuyé t'appelle au téléphone. L'autre bonhomme s'avère être un flic en civil, et me souvenant d'un film sur la Résistance qu'on nous a montré, je me vois déjà jeté en prison et soumis à la torture. Lorsque tu frappes à la porte du bureau et que je te vois entrer, je me jette dans tes bras. Plus rien désormais ne peut plus m'arriver.

Tu reprends ma version de l'erreur judiciaire, le flic se retire de mauvaise grâce, et le directeur soulagé nous laisse repartir. Je serre ta main très fort. Je n'ai pas avoué, et jusqu'à aujourd'hui ma forfaiture est restée un secret. Qui a dit qu'en matière de justice, la parole d'un enfant ne doit jamais être mise en doute ?

27.

Les saisons se suivent. En hiver, nous passons le pont de Persan et l'Oise en contrebas est gelée, des passants risquent quelques pas sur la glace. Au printemps, sur les rives on tourne un film et, perdus parmi les badauds, nous voyons danser sur son câble un funambule.

A la place des tas de ruines poussent de nouvelles maisons, et dans les magasins, revient peu à peu l'abondance.

D'autres enfants occupent le berceau de bois laqué blanc, nouveaux nés aux petits poings serrés que nous découvrons en rentrant de l'école : Michel en 1952, puis Chantal en 1954.

La maison a toujours été inconfortable, impossible à chauffer, elle devient trop petite pour une famille qui compte désormais cinq enfants. Et puis nous les aînés, nous grandissons. Si l'école communale de Beaumont, où nous pouvions nous rendre à pied, a suffi pour nous enseigner les rudiments, il faut envisager désormais la préparation aux études secondaires et il n'existe alors aucun collège sur place. La mort dans l'âme, vous envisagez de nous mettre en pension, et sans trop nous le dire, vous faites la tournée des collèges religieux des

environs, sans oublier Saint-Vincent que tu ne peux choisir après les tristes années que tu y as vécues.

Finalement votre choix se porte sur Fénélon, une école privée parisienne qui prépare ses petits élèves à l'entrée dans un lycée prestigieux. Vous inscrivez vos deux aînés à l'examen d'entrée. Jean-François a toujours été un élève consciencieux, il s'applique et réussit. Plus jeune et moins sérieux, je pense surtout au goûter qui doit suivre dans l'appartement de la tante Thérèse : chez elle les macarons de Daloyau sont toujours délicieux... Et puis il y a un problème difficile, il faut calculer des hectares, et dans ma classe de l'école communale il n'en a jamais été question... J'échoue donc et échappe ainsi aux années de pension.

Maman prépare le trousseau de Jean-François, et la veille de la rentrée des classes, nous allons l'installer, avec Simone Gary, la veuve de ton ami Pierre. L'établissement est vétuste, le dortoir immense est partagé en compartiments individuels séparés par de simples voilages. Celui qui a été attribué à Jean-François comporte un lit de fer cassé et une table de chevet bancale. Tu te penches hors de la minuscule cellule, jettes un regard circulaire : nous sommes bien seuls dans la salle immense. Alors rapidement, comme un voleur, tu roules le lit cassé dans le compartiment voisin où tu récupères une couche en bon état, puis tu escamotes la table bancale et l'échanges contre une autre un peu plus loin... Débouche alors de l'autre extrémité de la pièce un gros prêtre qui s'approche et se penche d'un air dubitatif sur les longues traces laissées sur le parquet ciré... Un peu

penaud, tu lui expliques avec aplomb que les valises étaient lourdes, que tu les as un peu laissées traîner par terre... Toujours assise dans la cellule de Jean-François et heureusement cachée par la cloison de toile blanche, Simone Gary s'étouffe dans un fou rire irrépessible. Elle sanglote, elle hoquette, l'abbé de plus en plus interloqué préfère s'éloigner sans comprendre.

Quelques instants plus tard, nous devons abandonner Jean-François et repartir pour Beaumont.

Tandis que je retrouve ma classe et mes amis de l'école communale, mon frère aîné connaît des heures sombres. Loin de sa famille, il pleure tous les soirs dans son lit. Il revient à la maison le dimanche, mais ses retours au pensionnat sont désespérés. Par une noire soirée d'hiver, le petit garçon est victime des agissements d'un concierge pédophile, qui lui rend la pension plus insupportable encore. Jean-François termine tout de même l'année civile à Fénelon, mais il est inconcevable pour toi de poursuivre plus longtemps l'expérience. Tu te souviens trop qu'à un âge pourtant moins tendre, tu as toi-même souffert de la solitude et de l'éloignement des tiens.

J'ai évoqué plus haut le fou rire de votre amie Simone Gary. Depuis la mort prématurée de son mari, elle vient très souvent retrouver son souvenir auprès de votre foyer. Tu auras une autre occasion de déclencher son hilarité, lorsque, l'ayant invitée à Carolles, vous passez tous trois devant la petite boutique de frivolités de madame Manoury, que tu n'as jamais appelée autrement que « Madame Carabi ». Tandis que maman négocie quelques achats avec la mercière, tu remanies la vitrine à ton idée :

alors que des petits singes en peluche, placés entre les mannequins, donnent vie à une savante présentation de soutiens-gorge et de petites culottes, tu déplaces prestement les petits animaux et les installes dans une position où leurs mains baladeuses plongent à qui mieux mieux sous la lingerie fine...

Simone, restée sur le trottoir, te voit faire et pleure de rire. Imperturbable, tu rejoins maman au comptoir, règles ses achats et vous sortez sans que la commerçante te soit doutée de rien. Combien de passants auront-ils remarqué le manège des petits singes polissons ? Peut-être auront-ils contribué à la prospérité de ce commerce, qui s'installera ensuite dans un magasin plus spacieux, un peu plus bas dans la rue.

28.

De retour à Beaumont, vous retrouvez la maison trop étroite et l'angoissante perspective de la pension pour vos enfants. C'est alors que dans une publication médicale, vous tombez sur une petite annonce. Le S.M.I.B.T.P (Service Médical Interprofessionnel du Bâtiment et des Travaux Publics) du Calvados recherche d'urgence un médecin du travail. Tu te souviens avoir passé autrefois le diplôme correspondant, Caen se trouve sur la route de Carolles, à deux heures à peine de votre maison de vacances. Dans cette ville universitaire, vous n'aurez aucune difficulté à trouver les lycées, et même les facultés où vos enfants pourront poursuivre leurs études.

Vous répondez donc à l'annonce et un rendez-vous t'est fixé. Les perspectives professionnelles ne t'enchantent guère : enfermé dans un camion sombre et surchauffé, tu devras examiner à la chaîne des ouvriers suants, à l'hygiène parfois douteuse, dans une odeur de transpiration à laquelle tu ne t'habitueras jamais.

C'est un gros sacrifice pour toi qui, d'année en année, avais su te construire une belle clientèle où tu comptais de nombreux amis. Parmi eux, la famille Cahen. Le père, représentant en bonneterie, se tue un soir au volant de sa 203 commerciale. On le retrouve gisant dans la voiture, la

route est constellée de lingerie fine. Sa femme est enceinte de leur troisième enfant. Tu lui adresses un chèque consistant, personne n'en saura rien.

Tu te résous difficilement à abandonner tous ces gens qui comptent sur toi, et à troquer une médecine fatigante mais variée et passionnante contre une besogne pénible et routinière.

Se pose aussi le problème du logement. La ville de Caen, après les bombardements du printemps 1944, n'est plus qu'un champ de ruines. Les rares quartiers encore debout sont surpeuplés. Avec maman, vous passez une journée entière à visiter des appartements dont aucun ne vous convient. Découragés, vous êtes prêts à renoncer quand l'agent immobilier vous conduit, place Foch, vers un appartement à peine terminé dans un immeuble encore en chantier. Une grande salle de séjour, quatre chambres, et une jolie vue sur le monument aux morts, resté seul debout dans le quartier. Au-delà s'étend la perspective de la « Prairie », immense espace voué aux courses de trot quelques semaines par an. En automne, lors des crues de l'Orne, la « Prairie » se transforme souvent en un lac miroitant. L'appartement est un peu cher, il faut se décider vite et la maison de Beaumont, comme la clientèle, ne sont pas encore vendues. Malgré tes réticences, tu acceptes l'aide financière de ton beau-père et vous vous préparez à déménager.

Nous sommes en 1956, le Maroc vient d'obtenir son indépendance, et de nombreux Français installés là bas sont contraints de quitter le pays. Parmi eux, la famille d'un jeune médecin, le docteur Lenormand. Il rachète la maison, mais n'accepte pas d'y maintenir les locaux

professionnels et se contente du poste de médecin de la S.N.C.F. Il reprend aussi la petite Panhard, mais habitué aux grosses voitures américaines, il malmène la fragile boîte de vitesses et tu dois l'inciter à la douceur lors de cette énergique prise en main...

Nous, les enfants, devons donc abandonner notre maison natale, et même le chat Quatre ans qui ne fait plus que de rares apparitions et vit désormais une vie de chat de gouttière ailleurs dans le quartier. Il n'est pas question de l'emporter, mais le laisser provoque en moi un profond chagrin que je mettrai des mois à surmonter. Pendant cette période de transition, vous me confiez à un couple d'amis, les Merceron, qui habitent une belle maison le long des quais de l'Oise. Pour la première fois je suis séparé de mes parents, et la gentillesse de madame Merceron ne peut qu'atténuer mon chagrin.

C'est la période de Noël. Monsieur Merceron est à la tête d'une importante teinturerie, et comme chaque année, tout le personnel est invité à l'arbre de Noël de l'entreprise. Avec la famille Merceron, je participe à la fête. Chacun des nombreux enfants présents est appelé à son tour sur l'estrade par un père Noël à barbe de coton, pour y recevoir son cadeau. Mon tour ne viendra jamais, et je repartirai les mains vides au milieu des autres enfants dont les bras sont chargés de paquets rutilants. On me donne trois chocolats dans un papier d'argent pour me consoler. Pour la première fois j'ai le sentiment d'être un étranger. Ces quelques mois de l'automne 1956 me paraissent interminables.

A la fin de l'année, tu reviens me chercher, je découvre Caen, l'appartement, la nouvelle chambre que je devrai partager avec Jean-François. Depuis la fenêtre s'étale à perte de vue un champ de décombres, jusqu'à l'église Saint-Jean dont la lourde tour penchée surplombe les ruines. Deux ou trois ans plus tard, le quartier reconstruit, l'église est désormais invisible depuis notre fenêtre. Pendant des mois, j'avais observé le ballet des grues, et vu pousser une ville toute neuve, blanche sous ses toits d'ardoise gris bleu.

Chaque matin, dans la vieille traction, tu nous déposes au lycée Malherbe, où commence pour nous une nouvelle vie.

29.

C'est l'année de mes dix ans, et l'existence n'est pas toujours facile. Il faut payer l'appartement, la vieille traction noire rend l'âme et tu dois la remplacer par une grosse onze chevaux familiale bleu nuit. Immatriculée 790DG14, c'est l'un des derniers modèles de traction avant tombés de chaîne, et nous aurons longtemps des complexes, face aux 403 Peugeot, Aronde, Dauphine ou Panhard PL17 des parents de nos petits amis...

Tu te refuses à aller de chantier en chantier à bord du gros camion de la S.M.I.B.T.P, en compagnie du chauffeur Hardy et de ta sympathique infirmière, madame de Munter. En rejoignant ton lieu de travail en voiture, tu gagnes chaque jour de précieuses minutes : tu retardes autant que tu le peux le moment de partir « aux caleçons » !

Ton activité quotidienne t'ennuie, tu n'examines que des gens bien portants, et tu es presque satisfait quand tu découvres une pathologie : une tache suspecte sur un poumon, ou un cœur fatigué. Mais il faut alors affronter les supplications de pauvres gens qui doivent nourrir leur famille et ne peuvent renoncer à leur emploi.

Lorsque tu rentres le soir, tu t'installas dans ton fauteuil et tu déplies ton « Figaro ». Nous, les enfants, aimerions bien grimper sur tes genoux ou te raconter notre journée. Mais un pli barre ton front et tu parais inaccessible.

Nous retrouvons sur ton visage l'expression soucieuse que le docteur Bernard avait saisie sur ton portrait, celui du « vilain papa ».

Ta mauvaise humeur redouble en fin d'année, lorsqu'il te faut rédiger ton « rapport annuel », qui doit récapituler les principales pathologies rencontrées.

A tes soucis financiers et professionnels vient s'ajouter en 1957 une nouvelle préoccupation : Anne-Marie est à nouveau enceinte, et cette grossesse n'était pas vraiment prévue. La méthode Ogino, pour vous aussi, révélait ses limites...

Tu as quarante-six ans, maman quarante et un. L'appartement est déjà bien rempli : deux enfants par chambre, un autre dort dans ton bureau et t'empêche ainsi de l'occuper le soir. Quelques mois plus tard, tu t'entends avec le voisin, monsieur Lermat. Ce vieux célibataire accepte de te céder deux pièces de son appartement en viager. Le mur est percé, une nouvelle cloison installée, et je peux prendre possession d'une petite chambre bien à moi, tandis que tu hérites d'un nouveau bureau.

Depuis la fenêtre, nous voyons souvent monsieur Lermat rentrer en titubant du bistro où il a ses habitudes. Il mettra quelques années à mourir, te libérant ainsi des mensualités que tu devais lui verser.

Patrick naît le 2 décembre 1957. Le « petit Pat » est un enfant délicieux, que toute la famille adore. Ce sera plus

tard un adolescent angoissé, puis, jeune adulte, l'une des victimes de l'effet 1968. Incapable de s'insérer dans une société qu'il récuse, il s'éloigne de nous. Le 8 mars 1981, il perd la vie en chevauchant sa moto.

Vous êtes effondrés, il vous faudra des années pour surmonter votre chagrin.

Au bord de la tombe ouverte de ton enfant, je te serre dans mes bras. La fin de ta vie est à jamais assombrie.

30.

A la fin des années cinquante, c'est encore le « baby boom », la ville de Caen se reconstruit et dans les environs, il faut bâtir de nouveaux pavillons pour les jeunes ménages et leurs nombreux enfants.

Parmi les chantiers que tu visites, ceux que tu préfères sont situés tout près : de vieilles églises, épargnées par les bombardements, ont été gravement ébranlées, et les tailleurs de pierre remplacent gargouilles et modillons qui menacent de tomber sur les passants. Tu as plaisir à converser avec ces artistes, et tu récupères sur les tas d'éboulis les sculptures originales du XIII^e siècle, mises au rebut et destinées à être concassées.

Sauvées par tes soins, elles constitueront ce que tu baptises un peu pompeusement ton « musée lapidaire ».

Aujourd'hui encore, à Carolles et chez chacun de nous, une gargouille ou deux continue à tenir dans sa gueule ouverte le pot d'une plante verte...

Pour compléter ta collection, tu guettes sur les routes les vieilles statues abandonnées. Tu recueilles ainsi, débusqué sous un amas de lierre, un lion de pierre qui rugit encore au pied du perron de la maison de Carolles.

31.

Un jour, quelqu'un t'a offert l'un des volumes des Editions du Zodiaque consacrés à l'art roman, édités par les moines de la Pierre-qui-Vire.

Les uns après les autres, tu achèteras les autres livres de la collection, et tu te passionneras pour cette architecture si simple et si belle.

Bientôt, les photographies ne te suffisent plus, et dans la nouvelle traction, tu emmènes volontiers toute la famille en promenade, à la découverte de petites églises de campagne, modestes bijoux posés au milieu des champs.

Jeune adolescent râleur, je maugrée un dimanche après-midi, quand nous approchons d'un village où tu as repéré l'un des objets de ta chasse. Tu freines aussitôt, me fais descendre de la voiture et m'invites à terminer la route à pied jusqu'au village : le temps que je vous rejoigne, vous aurez probablement achevé la visite de la petite église !

C'est le printemps, je marche au milieu des blés en herbe, les nuages s'étalent paresseusement au dessus de la bourgade qui se rapproche peu à peu.

Je goûte la paix de cette promenade, les rumeurs montent des maisons : un maréchal ferrant tape à coups réguliers. Les oiseaux volettent autour de moi, les arbres

bourgeonnent entre les maisons, les détails du clocher se précisent, fines colonnettes, arcs en plein cintre, modillons sculptés. La lumière du soleil met en valeur les pierres blondes.

Lorsque je vous rejoins sur la place de l'église où la voiture est garée, vous ressortez de la pénombre douce de l'édifice. Je m'y glisse à mon tour quelques minutes, le temps de percevoir la sobre harmonie des voûtes sombres.

Maintenant que la plupart de nos voyages consistent à filer sur les autoroutes, je regrette le temps des petites départementales, que les chemineaux et les romanichels parcouraient à pied ou au pas de leurs chevaux.

J'habite aujourd'hui un village dominé par l'un de ces clochers romans, dont à l'instant j'entends dans le lointain sonner les cloches.

J'ai appris à apprécier l'art roman, maintenant que j'ai atteint et largement dépassé l'âge que tu avais ce joli matin de printemps où la punition s'est transformée en une merveilleuse récompense.

32.

Arrivent les années soixante. Nous approchons de l'adolescence. Jean-François est toujours sage et réservé, je suis beaucoup plus turbulent et je multiplie les bêtises. Nous sommes souvent en conflit, tu me poursuis parfois dans l'appartement pour me gratifier de coups de pied au derrière certainement mérités.

Une seule fois, tu me gifles. Ce jour là, je ne comprends pas pourquoi. L'accusation devait être grave, et pourtant je garde le souvenir d'une injustice.

Tu n'es pas rancunier, et ces petits conflits sont vite oubliés. Je ne te tiens pas non plus rigueur de ces châtements corporels il est vrai bien légers.

Je serai beaucoup plus affecté le jour où, ayant par accident cassé le dôme en opaline verte de la lampe de bureau dont tu avais hérité de ton père, je te verrai pleurer pour la première fois de ma vie.

C'est l'époque aussi où Grand-Père ayant liquidé son affaire, tes beaux-parents viennent s'installer à Caen pour leur retraite.

L'appartement situé juste au dessus du vôtre est à vendre : il l'achète aussitôt. La cohabitation avec les grands-parents n'est pas toujours facile. Grand-Mère est pour toi une belle-mère adorable, et pour nous une

confidente attentive. Alors que nous l'avions surtout connue à Neuvy, chef d'orchestre bien organisée d'une nombreuse maisonnée, toujours énergique et débordée, elle prend désormais le temps de nous écouter et de nous comprendre. Elle nous sera plus proche encore les dernières années, la gorge blessée par un cancer, vulnérable et amaigrie.

Grand-Père, lui, a gardé de la guerre le comportement d'un officier supérieur. Il aime être obéi, se lève tôt, mène une vie réglée au chronomètre. Tous les matins et jusqu'à un âge très avancé, il fait sa gymnastique. Chaque jour, il part d'un pas de chasseur pour une longue promenade.

Très souvent, retentit dans la maison son coup de sonnette péremptoire, reconnaissable entre tous. Il vient voir sa fille, sans trop se demander s'il dérange ou non. Tous les soirs, dès que tu es rentré, l'appartement résonne de musique classique. Un dimanche après-midi, Grand-père débarque à l'improviste. Arguant du beau soleil, il prétend emmener tout le monde en promenade.

Pierre, arrêtez ce disque s'il vous plaît ! exige-t-il sur un ton sans réplique.

Tu as du mal à réfréner ta colère, et c'est d'une voix courtoise mais glacée que tu refuses d'obtempérer, prétendant écouter jusqu'au bout l'œuvre commencée, et expliquant que tu entendais bien rester maître chez toi.

Notre grand-père gardera longtemps son appartement de la place Foch après le décès de Grand-mère, accéléré par un stupide accident : renversée un quatorze juillet par un gamin qui venait d'allumer un pétard, elle s'était brisé le col du fémur.

Ce n'est que bien plus tard que nous devons placer Grand-père, devenu très âgé, en maison de retraite. L'appartement sera vendu par ses héritiers sans qu'il en soit informé. Il meurt à cent un ans. Avec lui disparaît un siècle de souvenirs et d'anecdotes. Si à l'époque nous étions fatigués de l'entendre si souvent évoquer sa guerre de Quatorze, aujourd'hui je regrette de n'avoir pas été plus attentif à recueillir son témoignage.

Avec l'appartement de la Place Foch, vous aviez aussi acheté une chambre de bonne. Dans les années cinquante, l'usage des domestiques n'était pas encore complètement passé. Et avec six enfants, maman avait bien besoin d'aide.

Quelques employées se sont donc succédées : Monique, qui apprenait l'espagnol par la méthode Assimil pour mieux comprendre son fiancé du moment, et qui prélevait régulièrement des billets dans le porte-monnaie des courses ; Gilberte, mère d'une petite fille élevée par sa grand-mère, qui se volatilise un jour de départ pour les vacances à Carolles : recevant un amant dans sa chambre, elle était tombée de nouveau enceinte, et avait préféré s'enfuir plutôt que de l'avouer à ses patrons.

Plus tard, la chambre sera louée à une étudiante venue des Antilles. Vous la recevrez gentiment. Elle te déclare qu'elle est « allée à Giques ». Ne connaissant pas cette destination, tu la fais répéter et finis par comprendre qu'elle est « allergique » ! Le délicieux accent créole, qui élude les « r », était responsable de cette méprise.

Votre relation avec cette jeune personne se termine mal : elle avait omis de payer ses charges d'électricité, vous les lui aviez réclamées avec insistance, et un soir, sonnant à la porte de l'appartement, elle vous avait remis ce qui semblait être un paquet de bonbons. Le paquet contenait en réalité la somme demandée en menues pièces.

Finalement, la chambre du septième étage échut à Michel qui, jeune étudiant en médecine, y trouva un peu plus d'indépendance sans s'éloigner de la maison.

L'immeuble de la place Foch s'honorait aussi de la présence d'un édile et parlementaire de premier plan. Cet homme politique recevait beaucoup, et parfois des personnalités très connues. C'est ainsi qu'il avait pour ami le président du Sénégal Léopold Sedar Senghor, qui ne manquait jamais, lors de ses séjours dans sa propriété de Normandie, de venir saluer notre éminent voisin.

Un dimanche matin, l'épouse de ce dernier, affolée, sonna à la maison : son mari venait de s'écrouler sans connaissance, elle s'était précipitée chez le médecin le plus proche.

Tu cours deux étages plus haut et je t'accompagne. Le notable était à sa toilette, il gît dans sa salle de bain. Il saigne un peu du nez. Le bas de son corps est dénudé, je remarque son sexe minuscule.

Tu fais immédiatement le diagnostic : c'est un « hictus », une hémorragie cérébrale irréversible. Je t'aide à porter le malade sur son lit. Pendant tout ce temps, la télévision continue de hurler. Ce personnage important

meurt quelques semaines plus tard. Une avenue, non loin de la prairie et de l'immeuble, porte aujourd'hui son nom.

33.

Si tu haïssais le nazisme, tu n'as pas gardé de rancune aux Allemands. A la naissance de vos petits, vous avez fait appel aux services d'une jeune fille au pair, Siegi. Son père était l'un des chefs du contre-espionnage allemand. C'était lui qui avait fait parvenir à Staline de faux documents compromettant les officiers supérieurs de l'armée Rouge, provoquant ainsi les grandes purges qui avaient tant affaibli l'Union soviétique à la veille de la guerre. La jeune Allemande n'en a jamais fait état. Chaleureuse et dynamique, elle s'occupe merveilleusement de nous. Lui succède Véra, l'une de ses amies. Elle est agrémentée d'une croupe majestueuse. La suivant un jour dans le grand escalier de Neuvy, le petit garçon que je suis ne peut s'empêcher de taper sur le postérieur rebondi. Une main m'empoigne vigoureusement l'épaule, me retourne, et je reçois une sonore et cuisante paire de gifles : Grand-Père nous suivait dans l'escalier et ne pouvait tolérer cette privauté, pourtant bien innocente.

Bien des années plus tard, vous ferez appel à une autre jeune Allemande, Corinna.

Cette jolie fille ne cache guère sa nostalgie de l'époque hitlérienne. Lors de la fin tragique de la guerre d'Algérie, elle nous déclare en ricanant :

je ris de ces pauvres petits soldats français...

Un jour à Neuvy, elle m'entraîne dans sa chambre. Elle me fait asseoir sur son lit, commence par me montrer des photos de famille, son père en uniforme de la SS. Puis elle se rapproche, elle sent bon, elle m'embrasse, elle caresse ma cuisse nue.

C'est alors que tu ouvres violemment la porte et me tires hors de cette antre de perdition.

Sans ton intervention, sans doute aurais-je anticipé de quelques années mon initiation aux mystères de l'amour physique...

Corinna est repartie très vite rejoindre sa famille et nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle.

Une ballade chantée par Bob Dylan, « Corinne, Corinna », me remet parfois en mémoire ses cheveux courts et ses grands yeux dorés.

34.

Quand nous atteignons seize ou dix-sept ans, tu estimes le moment venu de nous initier à la conduite automobile . C'est sur le trajet de Caen à Carolles que, à tour de rôle, Jean-François et moi manipulons le lourd volant gris et le levier de vitesses au tableau de la traction familiale. Sur la pendulette du bord, nous vérifions que chacun de nous bénéficie du même temps de conduite. Tu reprends le volant pour traverser villes et villages. En 1963, l'initiation continue sur ta nouvelle voiture, une superbe Ford turquoise. Le trajet est le même, mais la nouvelle auto ne bénéficie pas de l'excellente tenue de route de la traction avant, et dans une série de virages à l'entrée desquels un magnifique hêtre pourpre monte la garde, je m'engage un peu trop vite. La voiture s'emballe, les pneus crissent, nous louvoyons d'un côté à l'autre de la route, les talus se rapprochent dangereusement. Heureusement, aucun véhicule n'arrive en face et je réussis à reprendre le contrôle de l'auto. Tous tremblants, nous nous arrêtons sur le bas-côté. Je te cède le volant et j'attendrai de passer le permis avant de m'aventurer à nouveau sur les routes.

A Neuvy, Marcel le jardinier dispose pour ses travaux d'un très vieux torpédo B2 Citroën des années vingt transformé en camionnette. L'antique véhicule est garé dans une remise et entouré de trois immenses murs de bûches dont le bois frais coupé embaume.

Enfants, nous adorions, après avoir ouvert la petite portière, nous installer sur les sièges en cuir usé et faire semblant de tourner le vieux volant de bois.

Plus tard, ne pouvant plus conduire d'autre véhicule, mon cousin Dominique et moi obtenons de Grand-Père et au grand désespoir de Marcel, le droit de faire tourner la camionnette dans les allées du parc. Il nous initie aux secrets de la vieille voiture : mettre le contact, tirer le starter, régler l'avance, tourner énergiquement la manivelle pour mettre le moteur en route. L'accélérateur se trouve au centre, entre le frein et l'embrayage. Au mépris du respect dû à son grand âge, nous malmenons le vieux tacot : prenant trop vite un virage, je me retrouve un temps sur deux roues latérales, avant que la guimbarde ne retombe lourdement sur ses pattes ; un autre jour, Dominique en reculant endommage une aile arrière contre le tronc d'un arbre. Le vieux moteur trop malmené chauffe, une durite éclate, Grand-Père réservera désormais l'usage de la camionnette à l'entretien de sa propriété.

La nouvelle Taunus n'étant pas assez vaste pour contenir toute la famille, dès que tes aînés obtiennent le permis tu achètes d'occasion une petite Renault 4 L que tu nous confies volontiers. Et pourtant, nous ne sommes pas toujours très adroits : lors d'un court voyage en Bretagne où toute la famille s'entasse dans les deux

voitures, en reculant fougueusement à l'occasion d'un demi-tour, je tamponne l'une des voitures avec l'autre... Un autre jour, reconduisant la tante Thérèse à la gare avec la Taunus, je freine trop tard et explose un clignotant contre le pare-choc de la voiture qui précède. Sous le choc, la vieille tante enveloppée dans son manteau de fourrure glisse sur la banquette et se retrouve coincée entre le siège et la planche de bord... Heureusement, tu n'as jamais attaché beaucoup d'importance aux éraflures et aux conséquences des petits chocs sur la carrosserie de tes automobiles.

Devenu étudiant, j'ai pour ami un certain Jean-Marc, que j'emmène un soir dans la 4 L à une fête un peu arrosée qui se tient dans l'une des stations balnéaires de la côte, à quelques kilomètres de Caen. Je n'ai pas pris la précaution de faire le plein avant de partir et lorsqu'il faut rentrer, tard dans la nuit, je m'aperçois que le réservoir est presque vide. Sur la route du retour, je m'arrête à une station service et me rends compte un peu trop tard qu'elle est fermée pour la nuit. Jean-Marc, qui a beaucoup abusé de la vodka orange, sort de la voiture et va tambouriner à la porte du garage. Devant l'inutilité de son tapage, furieux, il frappe à grands coups de pied la pompe à essence, et tente vainement de décrocher le pistolet distributeur. J'ai le plus grand mal à le faire remonter dans la voiture, qui finalement rentre à bon port sans être tombée en panne. Je me couche et, après deux ou trois heures de sommeil, je suis réveillé en sursaut par des coups de sonnette prolongés. Tu ouvres aux gendarmes qui viennent me chercher : le pompiste a relevé le numéro de la voiture et a porté plainte.

Tu téléphones immédiatement au commandant de gendarmerie, que tu connais bien. Il persuade le pompiste de retirer sa plainte. Mon ami Jean-Marc, brillant étudiant en Histoire, boit de plus en plus. A cause de son alcoolisme, il saccage une carrière universitaire qui s'annonçait prometteuse et finit tristement, devenu clochard, noyé dans une vieille caravane après avoir été surpris par une brusque crue de l'Orne.

35.

A dix-huit ans, je deviens cinéphile et suis avec passion les cycles proposés par la maison de la Culture. C'est ainsi qu'un soir je me rends à la projection du chef-d'œuvre de Sergueï Eisenstein, « Alexandre Newski ». Le film est magnifique mais interminable : lorsqu'il s'achève, il est une ou deux heures du matin, alors que j'avais annoncé un retour pour onze heures du soir. Mes pas résonnent sur le trottoir désert et quelques instants plus tard, je pousse la porte de l'immeuble et m'apprête à monter me coucher sans bruit. A cet instant, j'aperçois au bas de l'escalier le bout rougeoyant d'une cigarette dans la pénombre. J'allume la minuterie et te vois assis dans l'escalier, en pyjama et robe de chambre, un cendrier posé sur une marche près de toi.

Inquiet de ne pas me voir rentrer, ne pouvant t'endormir avant de me savoir en sécurité, tu étais venu m'attendre. Tu ne m'as rien reproché, nous sommes montés ensemble. A ton inquiétude et sans que tu en dises rien, j'ai compris qu'à tes yeux je n'étais pas encore tout à fait grand.

36.

La médecine du travail t'ennuie, mais elle présente quelques avantages, et notamment l'organisation de congrès professionnels qui se tiennent dans des villes touristiques, Grenoble ou Nice, ou dans de grandes métropoles étrangères, Londres ou Munich.

Tu emmènes Anne-Marie quand tu le peux et généralement, après t'être présenté à la conférence inaugurale, tu sèches le reste du congrès pour visiter la ville et ses environs. Tu retrouves ainsi le goût des voyages.

Tu as toujours été fasciné par l'extrême -orient, dont tu collectionnes de nombreux objets d'art. Quand le directeur de ton service t'annonce la tenue d'un important congrès à Tokyo, tu te portes aussitôt volontaire. Tu assisteras au congrès, et tu choisis toutes les options proposées, avec le détour par Hong-Kong, le Cambodge et l'Inde au retour. Le périple au total durera trois semaines.

On est en septembre 1969. Depuis plus d'un an, j'ai quitté Caen pour terminer mes études d'Histoire à la Sorbonne. Débutant mon année de stage au lycée Louis le grand, et après la grande fête de mai 1968, comme la

plupart de mes contemporains je m'intéresse avec passion à la politique.

Le soir de ton départ pour Tokyo, nous nous sommes donné rendez-vous. Je te retrouve à la gare Saint-Lazare, nous prenons ensemble le métro. Plus tard, je dois rejoindre une manifestation contre la guerre du Vietnam. Avec tendresse, avant de prendre ton avion, tu me demandes d'être prudent.

Tu te souviens sans doute que, le six février 1934, entraîné par des camarades « croix de feu », tu avais assisté aux émeutes qui s'étaient déchaînées autour du Palais-Bourbon. Tu gardais le souvenir d'un autobus en feu tout près de ton groupe. Le spectacle de cette violence t'avait, pour longtemps, dissuadé de t'engager en politique.

Nous avons conservé toutes les lettres où, jour après jour, tu nous racontes ton périple en extrême Orient. Tu es surtout émerveillé, en Inde, par le Taj-Mahal, mausolée de marbre blanc construit par un maharadjah inconsolable en l'honneur de son épouse morte, et au Cambodge par les ruines grandioses des temples d'Angkor. Tu es charmé par la gentillesse du peuple cambodgien, qui vit ses derniers jours de paix avant d'être atteint par la folie guerrière et de connaître le cauchemar et les massacres lors de la domination des Khmers rouges.

Revenu de ce voyage, tu le prolonges en pensée en te plongeant dans les livres d'art, la mythologie et les ouvrages de spiritualité de l'Extrême-Orient.

Tu cours plus que jamais les antiquaires à la recherche d'objets en ivoire, minuscules netsukés ou statue de Quan Yin, longue déesse polychrome sculptée dans une défense d'éléphant..

A titre personnel, avec Anne-Marie et parfois accompagnés par des amis proches, vous partez encore pour quelques voyages qui ne dépassent pas le bassin méditerranéen. Vous participez à un pèlerinage en terre Sainte, et pour ton départ à la retraite tes collègues t'offrent un voyage en Egypte.

Au cours de ce retour aux sources de ton enfance, depuis le bateau tu aperçois de loin la ville de Port-Saïd et l'entrée du canal, où la statue de Ferdinand de Lesseps a été déboulonnée. Puis vous découvrez les pyramides et remontez le Nil vers les temples d'Abou Simbel.

Pour votre dernier voyage, vous vous lancez en G.S à travers l'Espagne, et passez le détroit de Gibraltar pour rejoindre Michel, qui accomplit alors son service dans la coopération au Maroc. Avec lui et Henri Gryson ton neveu, vous parcourez le pays et descendez vers les oasis du sud.

Une tenace douleur aux jambes dès que tu fais plus de quelques pas te prive désormais de longs voyages. Sanction de ton goût prolongé pour la cigarette, tes artères se sont peu à peu bouchées, il faut t'opérer d'un triple pontage et ton cœur fragile menace à plusieurs reprises de t'abandonner.

37.

Les uns après les autres vos grands enfants ont quitté la maison. Jean-François commence à Lille sa carrière à la Banque de France, tes lettres d'Extrême-Orient lui remontent le moral.

Après l'année passée auprès de l'abbé Barut, je prépare l'agrégation à la cité universitaire d'Antony. Pour faciliter mes déplacements, tu choisis pour moi une jolie deux-chevaux rouge. Elle succède à ma première voiture, une dauphine vert pâle fracassée sur l'autoroute à la Toussaint de 1968.

Un peu plus tard, Marie-Jeanne se marie avec François-Xavier, un garçon dont elle est amoureuse depuis la troisième. Après la cérémonie, vous avez organisé la fête dans les locaux délabrés de l'aumônerie du lycée. Les nombreux invités se succèdent dans les toilettes, bientôt obstruées. Tu passeras une bonne partie de la soirée, en manches de chemise, à déboucher périodiquement les lieux, demandant discrètement aux personnes que tu connais le mieux d'économiser le papier hygiénique...

Thérèse, une amie de Michel, qui comme lui étudie la médecine, s'était un peu attardée dans les lieux. Tapi derrière la porte, et l'entendant tirer longuement sur le rouleau de papier, tu lui fais part de ton inquiétude. Elle

te rassure : il s'agissait simplement pour elle de garnir ses chaussures neuves un peu trop grandes...

Un peu plus tard ce sera le départ de Chantal, puis de Michel qui réussit le concours de l'internat du Mans.

Désormais l'appartement de la place Foch est trop grand pour vous. Vous l'échangez contre un logement un peu plus petit, deux étages plus haut et de l'autre côté du palier.

Au début d'août 1971, tu me conduis en voiture jusqu'au camp de Frileuse, près de Versailles, où je dois accomplir mon service militaire. Tu me regardes grimper dans le camion avec d'autres futurs troufions dont plusieurs deviendront mes amis.

Au printemps suivant naît ta première petite fille, Nathalie.

A l'été 1973, je rencontre chez des amis communs Elisabeth, que je vous présente dès la fin de la même année. Naturellement, nous couchons chacun à un bout de l'appartement. La cohabitation juvénile n'était pas encore à la mode. Nous nous marions au printemps 1974, et désormais le centre de ma vie s'éloigne de toi.

De loin en loin, maman nous écrit et le bas de sa lettre est toujours agrémenté d'un petit mot de toi, terminé par « Bébézés » (« Bons baisers ») et paraphé de ta signature que, plus jeune, j'ai si souvent tenté d'imiter.

Pendant les petites vacances scolaires, nous vous rendons visite. Mais la naissance de nos filles rend les séjours à Caen plus difficiles. Tu adores les petits enfants mais tu supportes mal les cris, l'agitation et le désordre.

Nous aimerions vous accueillir dans notre petit appartement du « Coq chantant » à Chantilly, mais le sommier du canapé-lit est un désastre, notre petite Amélie, pour redresser ses pieds, doit porter la nuit des semelles rigides en plastique, elle les tape contre le mur et achève ainsi de vous priver de sommeil.

Malgré l'achat d'un nouveau canapé beaucoup plus confortable, vous nous rendez de plus en plus rarement visite. Dans l'un de nos albums de photos, une image te montre assis sur un banc public à Senlis, en grande conversation avec ta petite fille.

Tu vois beaucoup plus souvent les enfants de Marie-Jeanne et Chantal, restées à Caen, et sans doute avec eux tisses-vous des liens plus étroits.

Reste auprès de vous le plus jeune de vos enfants, Patrick, qui après le lycée vous quitte pour poursuivre à Paris des études d'architecture qu'il n'achèvera jamais.

Pour les financer, tu as continué le plus longtemps possible ton activité professionnelle. Tu as soixante-neuf ans quand tu abandonnes enfin les « caleçons », et tu es bien fatigué.

Apprenant que s'installe à Caen une résidence des Hespérides, vous vous décidez à acheter sur plan un joli petit appartement de deux pièces, et dès son achèvement vous abandonnez définitivement la place Foch.

Toi qui étais plutôt d'une nature sauvage, détestant et évitant autant que tu le pouvais les mondanités, tu rencontres et fréquentes aux Hespérides quelques bons copains. Ensemble, vous écoutez de la musique ou échangez des souvenirs.

Vous auriez pu être parfaitement heureux dans ce nouveau logis, si vous n'aviez été frappés par une série de graves soucis familiaux.

L'accident et la mort de Patrick, dont vous ne vous êtes jamais remis. Puis le douloureux divorce de Marie-Jeanne. Un peu plus tard, c'est Chantal qui se sépare de son époux.

38.

Au Trivial Pursuit, les réponses à des questions qui te sont pourtant familières, ne te viennent plus à l'esprit. De ce que tu as fait le matin même, parfois tu ne te souviens plus. Tu te lances dans une phrase un peu longue, et parvenu au terme de ton raisonnement tu ne te rappelles plus ses prémisses.

Vous consultez un spécialiste, et son verdict tombe : tu es atteint de la maladie d'Alzheimer, et le délabrement de ton cerveau, de mois en mois, ira en s'aggravant.

Tu ne descends plus au salon de la résidence pour jouer au Trivial Pursuit. Tu ne reçois plus personne, à table tu ne prends plus la parole, craignant de tenir des propos incohérents ou de ne plus savoir construire une phrase complète.

La lumière te fait mal, et tu portes désormais des lunettes sombres. Les bruits raisonnent et te font souffrir, chez toi la musique que nous avons toujours entendue en fond sonore, s'éteint.

Tu restes prostré dans ton fauteuil. La vie n'a plus pour toi de saveur depuis que tous tes sens t'ont abandonné.

Un jour où tu es seul dans l'appartement, tu tentes d'enjamber la balustrade pour en finir. Lorsque tu

l'avoues à Anne-Marie, elle s'assoit sur tes genoux et te caresse le visage, elle pleure :

- Mais Pierre, que ferais-je sans toi ?

La nuit, tu t'agites, réveillé par des cauchemars que tu ne distingues plus de la réalité.

Maman s'épuise à te soigner. Au téléphone, d'une pauvre voix, elle me décrit tes derniers jours.

A Paris, j'achète le disque de la cantate « Mit Fried und Freud », « je pars en joie, je pars en paix ».

Maman se décide à faire appel à une garde de nuit. Un lit d'appoint est installé dans le salon, près du canapé où tu dors depuis plusieurs années. Le lendemain, au petit matin, tu tentes de te lever pour aller aux toilettes.

Tu n'auras jamais la force d'y parvenir. Tu t'écroules sur le tapis, maman affolée appelle à l'aide.

Secondée par une femme de service, elle te couche sur ce qui fut longtemps votre lit conjugal. Tu fermes les yeux pour la dernière fois. Je ne te reverrai jamais.

Un peu plus tard, le téléphone sonne à la maison. Elisabeth décroche, c'est elle qui m'annonce la nouvelle. Je connais désormais la douleur d'être orphelin.

Nous nous rendons à Caen, je ne souhaite pas rendre visite à ta dépouille. Je sais que déjà tu es ailleurs.

La cérémonie de tes obsèques sera très belle, nous avons rassemblé ce jour là, pour célébrer ton départ, toutes les musiques que tu aimais.

39.

Je me souviens d'un moment, très intime, vécu deux ou trois ans auparavant avec vous.

J'avais organisé un voyage scolaire sur les plages du débarquement, et nous devions faire étape à Caen. Le soir, confiant les élèves à ma collègue accompagnatrice, je m'étais échappé pour vous rejoindre une heure ou deux.

Sur le point de vous coucher, devant moi, vous vous étiez agenouillés tous les deux, et vous tenant la main, comme tous les soirs, vous aviez récité ensemble un « Notre Père » et un « Je vous salue Marie ». Omettant « le fruit de vos entrailles » qui vous paraissait trivial, vous demandiez à la Vierge de « prier pour vous, maintenant et à l'heure de votre mort ».

Ce 15 janvier 2000, cette heure est arrivée. Aujourd'hui, sur la photo posée sur mon bureau, tu souris, ton bon regard m'encourage, souvent je te parle. Je sais que quelque part tu m'entends et que tu veilles sur nous.

40.

Juste après ta disparition, nous en avons passé l'annonce dans « Le Figaro », ce quotidien auquel tu étais abonné depuis toujours, et dont je dévorais, adolescent, les pages culturelles.

Le lendemain, en achetant le journal, je cherche la nécrologie et je m'aperçois qu'y figure aussi l'avis de décès d'Alphonse Boudard, l'immortel auteur de « La métamorphose des cloportes » et de bon nombre d'autres romans. Mort le même jour que toi, il a droit à une copieuse notice biographique.

Partageant avec lui les quatre premières lettres de ton nom, tu lui succèdes immédiatement dans la liste. On lit ton prénom, ton nom, ton adresse et la mention de ta Croix de guerre. Sur ces deux lignes, le regard du lecteur pressé aura glissé très vite. Peut-être quelques uns de tes anciens patients, ou des amis oubliés, auront-ils retrouvé ton image fugitive dans leurs souvenirs...

A nous, tes enfants, tu n'as pas légué la gloire d'un nom célèbre, si ce n'est par l'intermédiaire d'un lumineux paysagiste de l'avant-dernier siècle avec lequel notre lien de famille est des plus incertains.

Ton héritage est d'un autre ordre. A moi comme à mes filles, tu as appris l'exigence et la rigueur morale. Grâce à

ton exemple et à l'éducation que nous avons reçue de votre couple, l'honnêteté et la fidélité ont toujours été pour nous les valeurs fondamentales. Nous avons appris à ne pas dissocier le désir de l'amour, à respecter les personnes quelles qu'elles soient.

Comme toi, nous refusons de gaspiller notre temps en futilités mondaines. L'harmonie familiale, le bien-être de chacun des nôtres sont la première de nos priorités et la justification de tous les sacrifices.

Nous essayons de tout prendre au sérieux et de ne rien prendre au tragique. C'est parfois difficile car tu m'as laissé aussi ton pessimisme, mais ton sens de l'humour, même s'il n'était pas dépourvu parfois d'une pointe de cruauté, est souvent pour moi un exemple précieux.

Ta foi religieuse, profonde mais lucide et relevée toujours de ce qu'il fallait de révolte face à l'hypocrisie ou à l'intolérance des institutions, a fait de nous des chrétiens libres de leur jugement et cette liberté, nous avons essayé de la transmettre à nos enfants et petits-enfants, et nous espérons qu'elle se perpétuera dans les générations suivantes.

Ainsi l'essentiel de ce que tu auras été ne sera pas perdu. Pussions nous toujours être dignes de la droiture et de la générosité avec lesquelles tu as traversé toutes les étapes de ta vie.

A Chamant,
Le 27 janvier 2008.